

Traces du temps

Une histoire en images

(Orme del tempo - un racconto per immagini)

de

Eduardo Paladino

par

Vito Mauro

traduction française

Vito Guttilla

Nota del traduttore:

Con tutte le mie scuse a l'Académie Française e alla sua lingua per la scarsa qualità della mia traduzione e gli errori di ortografia.

Malgrado il piacere che ho preso a tradurre questo libro, le lingue non sono il mio lavoro, ma rimangono per me una passione e una necessità.

Note du traducteur :

Avec toutes mes excuses à l'Académie et à la Langue Française pour la qualité de ma traduction et mes fautes d'orthographe.

Malgré le plaisir qui j'ai pris à traduire ce livre, les langues ne sont pas mon métier, mais restent pour moi à la fois une passion et une nécessité.

Biographie

Vito Guttilla - Laureato in Ingegneria Aerospaziale presso l'UNiversità di Palermo. Lavora come Consulente presso la Società Internazionale ALTRAN TECHNOLOGYES per conto dell' AIRBUS di Tolosa. Dal 2006 al 2010 si occupava di prevenzione incendi e assistenza dei motori degli aerei AIRBUS, oggi, si occupa di Ingegneria e Certificazione Aeronautica..

Pg 7 :

Préface

Inexorablement, une communauté sans mémoire s'appauvrit de culture, même si elle se bat avec constance pour édifier un avenir satisfaisant.

La conscience de vivre d'un passé proche, dans cette époque qui court rapide et ne laisse pas de temps à la réflexion, représente une exigence incontournable pour tâter la voie de notre chemin.

Ainsi, l'œuvre d'*Eduardo Paladino* se charge de signification particulière, car elle nous offre la vision des moments de « comment nous étions ». En regardant les photographies, si l'on s'arrête un moment à écouter les paroles de nos grands-parents, se révèlent des atmosphères vives et au goût d'une véritable religiosité, d'union familiale, de profonde amitié, de joie authentique et d'obéissante fatigue.

Une réalité pourtant pas immune aux contradictions, aux injustices et aux souffrances.

Le monde qui ne change pas !

Mais chacun d'entre nous ne doit jamais se rendre, mais au contraire être toujours le protagoniste d'un combat pour l'accomplissement d'une vie commune, basée sur le respect réciproque et l'égalité.

Et voici que le passé nous vient en secours, parce que l'on connaît les aspirations, les valeurs, les luttes...que avec notre sentiment deviennent du sel pour l'obtention d'un résultat partagé.

Giuseppe Leone

Maire de Ciminna

Pgg 8/9 :

L'émotion de transmettre aux générations les choses, les souvenirs, le temps, les hommes.

Les nombreuses images qui sont affichées dans ce livre nous racontent des histoires, des visages, des moments particuliers de Ciminna, mais pourraient aussi bien raconter tout village de notre province.

Elles nous montrent des détails nous disant, avec une clarté immédiate et mieux que beaucoup de paroles, ce que dans nos villages était et qu' en grande partie n'est plus.

Ces sont des portraits d'un passionné de photographie, images d'un presque reporter, qui sans rhétorique ni fiction parlent d'un passé que l'on ne peut sentir encore proche, à côté de nous.

La rencontre d'Eduardo Paladino avec le monde des images a été complètement aléatoire. En effet, Eduardo nous raconte : « *Il y a 35 ans, mon père, avec lequel j'allais souvent à dans les champ, me répétait que l'activité de cultiver la terre, malgré les efforts que l'on faisait, n'aurait pas été suffisante à nous assurer une vie décente et par conséquence elle aurait rapidement disparu. Ainsi, j'ai caressé cette idée et peu à peu, j'ai fini pour m'acheter un appareil photo semi-professionnel* »

Depuis, Eduardo a tout photographié avec facilité et de manière naturelle. Il s'est fait le porte-parole d'une beauté cachée derrière les petites choses, reconstruisant notre passé et le préservant, comme un patrimoine de choses, suggestions et souvenirs depuis lesquels faire naître ce que l'on vit aujourd'hui, car le bruit assourdissant et superficiel qui accompagne malheureusement nos jours, nous entraîne et nous submerge.

On a l'impression que l'on nous suggère avec mélancolie le retour à un monde plus pure, dans lequel les sublimes joies du quotidien reprennent la place des frénésies de ce monde moderne où l'on perd la perception des choses qui nous entourent.

Ceci me semble le sens du livre de Paladino auquel, je crois, on doit reconnaître l'engagement persévérant pour la conservation de la mémoire de Ciminna, qui obéit à son besoin humain constant de transmettre un témoignage de sa propre existence.

Pour cette raison je salue avec grande satisfaction la publication de ce volume ; un livre riche en images, une collection qui offre une possibilité importante de se souvenir, mais aussi avec une généreuse sensibilité de l'œil et de l'esprit, de réfléchir.

C'est un jet d'agréables nouvelles qui arrivent depuis ces vieilles images, un ensemble de 300 photographies et plus, qui nous impliquent et nous excitent, nous emmènent loin avec l'esprit et nous rappellent que la joie est près de nous, cachée dans les petits endroits du quotidien.

Un document disponible à tous, dans lequel on parle de notre histoire. Mais aussi un témoignage d'amour et d'attention pour un patrimoine qui nous appartient et que nous avons le devoir de protéger et préserver pour les générations futures. La lecture du texte et la vision des images sera une opportunité intéressante de redécouverte de nos origines, pour une meilleure connaissance de l'histoire de nos communautés et pour que la mémoire accompagne toujours la collectivité à laquelle nous appartenons.

Giovanni Avanti

Président de la Province Régionale de Palerme

Pg 10 :

En assumant la présidence de la Pro-Loce de Ciminna, dans laquelle Paladino est conseiller, j'ai déclaré publiquement les caractéristiques de ceux qui fréquentent et participent à la vie de l'association.

Avec ce livre, l'auteur peut réclamer ces caractéristiques à juste titre.

Je m'approprie d'une réflexion de Annalisa, étudiante de la 1B à l'école Media Statale « Don G. Rizzo » de Ciminna, que à la vision des photos d'Eduardo lors d'une exposition dit : « *Chacune de ces photos nous montre la vie des personnes dans un jour et un instant précis et nous laisse imaginer leurs caractères ainsi que leurs émotions et leurs sentiments dans cet instant* »

Ce livre nous donne l'occasion pour comprendre combien d'humanité et légèreté d'expression peut sortir de l'âme au travers de l'objectif d'un appareil photo, qu'avec un sortilège capture un instant et immortalise à tout jamais un moment de la vie de chacun.

L'auteur, bien que pas un professionnel, mais un simple amateur de la photographie, y arrive. Il n'y a pas une seule photo dans laquelle le sujet soit préparé ou en pose ; tout se passe dans un instant et avec la générité typique de ceux qui vivent avec simplicité dans les petits villages, en harmonie avec leurs gens et avec la nature des lieux.

Paladino, en accomplissant un parcours de la mémoire, nous entretient avec la générité de ses portraits qui visent à faire comprendre un pays qui a beaucoup à raconter et dans lequel chaque personnage nous livre un témoignage au travers de son expressivité visuelle grâce à laquelle parfois on a l'impression de deviner des phrases et des pensées.

Tout nos félicitations pour le travail accompli et un remerciement sincère, parce qu'il aide à la divulgation de l'histoire de la vie d'autrefois, à valoriser la mémoire, à activer la vivacité intellectuelle de cette communauté et à donner relief aux expressions que fleurissent dans notre territoire.

Alberto Piraino

Président de la Pro-Loce de Ciminna

Pg 11 :

Introduction :

Il y a une trame ancienne et nouvelles dans cette ouvrage de mémoire: c'est la nécessité de préserver les empreintes du temps, de rendre l'instant éternel.

Une communauté, un peuple digne et conscient, a la patiente de ne pas céder à la perte d'orientation, cultive les empreintes du temps plus ou moins loin et il en retire thèmes et valeurs constitués de mots et images, de sons et de cartes, d'objet du quotidien et de fêtes dans un appareil d'identité qui résiste à l'homologation, au « tout-pareil » planétaire, à l'évident. Sans pour autant vivre de souvenirs impuissants.

Celle de la Sicile est une anthropologie profonde, magistralement étudiée par l'excellente école qui va de Pitre à Cocchiara, Bonomo, Brancato, Rigoli et aux frères Buttitta.

Et bien, Ciminna, son peuple, son territoire font partie d'une centralité sicilienne qui ne peut et ne doit pas se réduire à un simulacre ou à simple nostalgie.

La photographie a une histoire extraordinaire à raconter depuis la deuxième moitié du huit cents, même dans la province de Palerme qui peut compter sur une illustre tradition de studieux, dans ses diverses composantes d'interprétation historique, de Rosario Lo Duca jusqu'à Paolo Morello.

On en trouvé son apothéose dans l'inoubliable exposition du Musée d'Histoire de la Photographie des Frères Alinari « Photographe et photographie à Palerme dans le huit-cents » qui a eu lieu dans le « Loggiato de Saint Bartolomé » à Palerme en 1999, par volonté du Musée Alinari et du département de la Culture de la province régionale de Palerme, dirigé par moi à cette époque et avec la collaboration de P. Morello, Michele Falzone del Barnabo' et de Monica Maffioli.

L'œuvre précieuse de découverte et de collection des thèmes inhérents Ciminna et son peuple est le mérite d'un courageux passionné : Eduardo Paladino.

Ce livre, construit avec intellect, avec amour authentique et riche en citations, a trouvé en Vito Mauro son directeur. Lui aussi, comme Paladino, plongé avec dévouement à ce que l'on pourrait définir une savante et vive renaissance ethno-historique.

Dévoué grâce à son père, dès son plus jeune âge à faire des portraits de la vie quotidienne de Ciminna et ses habitants, Eduardo Paladino est un impressionniste en plein air, un chercheur de visages et petites histoires, de traditions et d'objets que dans la vie des champs exercent une ancienne souveraineté. Ces sont des photos relativement récentes (quelques décennies parmi les plus anciennes) mais elles ont gardé intact la rigueur d'un document, le charme d'une histoire

ancienne. Une histoire à ne pas oublier, quand l'homme dans ses gestes de tous les jours se pliait et se sentait accompli, atteignant une dignité et une généalogie de qualité.

Ce n'est pas par hasard que l'excellent « Gattopardo » (*Le Guépard*) de Giuseppe Tomasi di Lampedusa ait trouvé dans le génie de Luchino Visconti sa métamorphose absolue, avec un film qui reste dans l'histoire du cinéma et de l'art, et ce n'est pas le hasard que Ciminna ait été choisie dans ses monuments, dans son église, dans les visages de ses habitants comme le lieu naturel et intact de ces scènes inoubliables.

Dans le livre de la mémoire de Ciminna, dans les photos de Paladino, les enfants se montrent encore comme les grands-parents, en répétant anciennes coutumes.

On dira : la vie dure est en train de disparaître, car la mécanique, la technologie aident aujourd'hui – même à Ciminna – l'homme.

On ne peut pas le nier, mais cette photographie nous rappelle que le progrès n'est pas tout temps harmonie, bonheur et bon vivre.

La perte inexorable des rituels et des coutumes populaires, des goûts et des saveurs, peut néanmoins se sauver dans l'âme des lieux, dans le cœur de la tradition qui est, avant tout, une consigne morale et spirituelle ; peut se sauver dans la foi des pères, dans la civilisation que ces photos nous livrent afin de réfléchir et évoquer, en nous montrant que le temps s'arrête, sans avant et sans après.

Divisé en stations imaginaires, segments qui forment une totalité organique, ce livre nous offre des scènes d'artisans, de paysans, d'anciens métiers, de la vie des jeunes et de leurs jeux essentiels, les animaux d'autrefois – on voit des ânes, des mules, des chèvres, des vaches – fideles et fondamentaux partenaires des hommes et de leur travail, eux mêmes protagonistes de ces photos.

Le noir et blanc des photographies de Paladino est parfait dans sa vérité de fond : communique et réussi à saisir états d'âmes et sensations, le vécu de l'image est proposé beaucoup mieux qu'avec les couleurs. Ceci reste valable aussi pour les paysages, les intérieurs des maisons des paysans avec leurs instruments - objets perdus avec la modernité, pour la campagne, pour la dureté de la terre (Tomasi di Lampedusa), à faire fructifier comme une mère.

Les scènes de vie collective, les dialogues au cercle, les femmes toujours travailleuse devant les maisons, le repos des vieux, le rituel de la nourriture, le jeu et la fête, le chant et la grande tradition musicale de Ciminna et de ses bandes musicales, sont les indicateurs des traces du temps qui l'objectif de l'appareil fige et auxquelles je faisais référence.

Cette épopée du quotidien que Paladino nous livre avec des témoignages assez opportunes, se réunit, sans artifices et sous le charme des nuances, dans ce volume à des « éclats » de pensée, aphorismes et proverbes, parfois empruntés à la grande littérature.

Tout cela produit comme un fresque, dans lequel sacré et profane, quotidien et éternel savent vivre ensemble et se regarder dans un miroir, comme signe et destin, qu'on peut partager universellement.

Giusti disait qu'un livre est moins que rien s'il ne représente pas les gens. Ce livre, avec l'étonnement, la curiosité, la passion et l'amour qui lui sont propres, représente une communauté dans son vivre, nous restitue l'aventure unique de chaque existence comme histoire, comme un flamboiement qui étant dicté par l'âme, ne connaît pas d'adieu.

Tommaso Romano

Pg 14 :

Mesdames et messieurs, on raconte une histoire magnifique.

Il était une fois....et il est encore aujourd'hui, grâce aux photos d'Eduardo Paladino.

Grâce aux photos du livre on comprend comment Paladino veut nous raconter une histoire qui rappelle à notre mémoire les souvenirs du temps passé.

Précisément, il nous raconte un compte photographique qui nous parle d'histoires vécues et d'histoires oubliées, mais que d'après celui qui écrit, ne sont pas à oublier.

Nous présente et nous retourne un univers désormais passé, avec les représentations visuelles du petit monde ancien de Ciminna. Il utilise les photos pour raconter des histoires, pour expliquer ce que les mots parfois ne peuvent pas dire, à mémoire éternelle pour l'avenir, étant donné que avec la photographie même les absences deviennent présences et les existences se croisent, car *l'un des défauts le plus évident de la société italienne, et donc de tout ce que, dès la culture aux coutumes, en fait partie, est du au manque de mémoire. (Leonardo Sciascia)*

Beaucoup d'histoires peuvent démarrer depuis ces photos en triant les photos qui pour plus de trente ans Paladino a recueilli. Et pas seulement afin de se souvenir du passé, mais aussi pour montrer ce qui était la vie de nos ancêtres avec l'éloquence des images et avec une vérité transparente.

Pour comprendre à fond les photos de Paladino, nous qui vivons dans l'âge de l'urgence, devrions se plonger dans la réalité de cette époque passée, dans laquelle tout se passait avec fluidité et les mutations d'usages et de la mode se produisaient lentement.

Les images en noir et blanc deviennent une occasion pour toucher avec ses mains le passé et creuser dans les souvenirs. Les photos nous aident comme les pièces d'un mosaïque magnifique.

On peut apprendre comment on vivait, comment on travaillait, comment on jouait, comment on s'habillait dans le passé, en enrichissant de telle manière nos connaissances.

Beaucoup de photos témoignent une période qui sûrement réveillera parmi les plus âgés des agréables souvenirs et offrira aux jeunes des émotions et des agréables portraits d'humanité du passé.

A un certain âge on vit aussi de souvenirs. Les anciens comparent la vie actuelle avec celle du passé et rajeunissent avec le souvenir du temps qui fut.

Le charme de ces photos est dans le fait qu'elles nous offrent des moments, non pas de consolation, mais de joie ; ces sont des images qui, regardés de très près nous disent tout ce qu'elles connaissent, nous charment, nous retiennent comme des aimants dans une position de

réflexion. Elles nous ralentissent, car *il y a un lien secret entre lenteur et mémoire, entre rapidité et oubli. Prenons une situation parmi les plus banales: une personne marche dans la rue. A un certain moment elle essaie de se souvenir de quelque chose, mais cela lui échappe. Du coup, de manière instinctive, elle ralentie le pas. Qui par contre veut oublier un événement pénible qui vient de se produire, accélère inconsciemment son pas, de façon à s'éloigner de quelque chose qu'il sent encore trop près de soi dans le temps...le niveau de lenteur est directement proportionnel à l'intensité de la mémoire; le niveau de rapidité est directement proportionnel à l'intensité de l'oubli. (Milan Kundera, La lenteur).*

Les photos qui commencent à devenir jaunes avec le temps, riches en mémoire, qui gèlent les instants dans une sorte d'éternité, arrêtent le temps dans une collection où défilent les visages de ceux qui, surpris ou complices, nous offrent un fragment de leurs histoires et de leurs vies.

La mémoire est incorruptible comme la vérité : est-elle, donc, la mémoire un grand témoin de vérité? Ou comme Sciascia se demandait: *enfin, qu'est-ce qu'est la photographie si ce n'est pas une vérité momentanée, vérité d'un moment qui contredit d'autres vérités d'autres moments?*

Les photos sont comme la vie qui s'écoule, comme des mots qui, dès qu'on le prononce, deviennent passé et, en conséquence, sont à rappeler car on *est déjà dans l'oubli qu'on sera.* (Jorge Luis Borges).

Ce recueil n'est pas seulement un parcours photographique d'évocation: ce qui est montré a sûrement laissé une trace et à partir de cette trace il y a beaucoup à apprendre; paraphrasant Brecht on pourrait dire: « Derrière nous, les fatigues du passé ; devant nous, les fatigues de l'avenir.»

Un album de simplicité, une bouffé de photographies, bref moments de vie ordinaire, des clichés quotidiens, des actions en liberté et des actions en pose, mais une conscience photographique qui nous mène à réfléchir, qui rends unique chaque événement qui se produit devant la camera, en gardant le charme de l'irremplaçable, dans un voyage dans la mémoire du temps.

Tout le monde possède un album de souvenir plus ou moins ordonné, avec les photos des moments heureux, des vacances, des mariages, des jours de fêtes, d'un moment personnel à immortaliser, d'occasion qui ne vont plus se répéter. Ces sont de photos, qu'à différence des souvenirs visuels, ne changent pas, ne s'affaiblissent pas et ne sont pas soumises à l'interprétation.

Ce recueil est une sélection d'images éduqué, contrôlé, capable d'offrir parcours surprenants et inattendus.

On découvre le caractère concret dès les premières images, il n'y a pas d'apparaître, pas de légèreté, mais des précieux portraits qui contiennent une beauté dans la simplicité de la pose.

Au fur et à mesure que l'on parcourt l'album on s'aperçoit qu'en certains cas, l'équivalent réel de la photo a disparu.

Pour en retrouver les traces, on ne peut rien faire d'autre que parcourir les pages, et dans un instant, on se retrouve face à une sélection de mémoires qui tracent avec les visages représentés, l'expérience humaine complète.

Quand on observe les photos on se rappelle d'un moment particulier, une odeur, un son, un geste, peut-être lié à la personne représentée, et cela nous permet parfois de retracer notre histoire personnelle.

La photographie est un flash qui immortalise, non pas un moment quelconque, mais un instant de la vie important et unique.

Eduardo trouve toujours le temps de prendre une photo, car il a quelque chose à dire et il l'a dit avec ses photos. Eduardo n'est pas un *photographe qui coure parmi les personnages...les implore de se mettre à leur place une fois pour toute, met tous les présents en hémicycles, débout les plus grands, à genou les plus petits, les femmes et les enfants, réduisant les espaces entre les uns et les autres, en passant deux ou trois fois entre les lignes, rangeant avec légèreté une chemise, un ruban et reculant de son appareil sur son tripode...ferme un œil, comptes jusqu'à trois la voix haute et enfin appuie sur le bouton.* (Amos Oz, *La vita fa rima con la morte*).

Prendre des photos c'est un plaisir pour lui et n'étant pas un travail, il se sent libre de le faire dans la manière qu'il préfère : en observant et explorant ce qui l'entoure.

Dans ses clichés il y a ce qui capte son attention; il en sort un journal intime visuel dans lequel il cherche à voler pour l'éternité un moment qui ne veut laisser oublié, qu'il s'agit d'un moment de fête, d'un jeu ou d'un travail. Comme le carnet de voyage d'un voyageur curieux et intéressé, il trace dans son album les lieux et les situations que l'ont intéressé.

Portraits qui révèlent sa grande passion pour les personnes communes, dont il arrive toujours à révéler les aspects plus authentiques.

Les photographes professionnels font beaucoup de photos et ensuite ils en choisissent une. Eduardo prends une photo et c'est la bonne, *il immortalise la vie...* (Wim Wenders, *Palermo shooting*).

Le rêve de tout photographe est de se trouver au bon endroit et au bon moment. Dans notre cas c'est le photographe à rendre le moment bon ; chaque photo devient une tranche précise de temps. Un moment privilégié, transformé dans un petit objet que l'on peut ranger et revoir.....à jamais.

Ces photos ne vont pas prendre de la poussière car chacune contient de la vie.

En observant le patrimoine photographique d'Eduardo on ne peut que rester enchanté par la magie du noir et blanc et envahi par la mélancolie de ces temps, l'atmosphère de cette époque.

Le photos du livre racontent et rappellent.. *si l'on se rend compte du fait que la mémoire, pour fonctionner, a besoin d'un entraînement sans cesse: les souvenirs s'ils ne sont pas évoqués dans les discussion entre amis, s'en fuient...Plus est forte la nostalgie, plus elle se vide de souvenirs....car la nostalgie n'intensifie pas l'activité de la mémoire, elle ne réveille pas les souvenirs, elle se suffit, suffit à son émotion, tellement elle est absorbée par la souffrance.* (Milan Kundera, *L'ignoranza*).

J'ai vu les photos d'Eduardo pour la première fois hors de mon pays. J'étais surpris!

Comment ne pas rester touchés, ne pas saisir l'effort, la passion, la détermination d'Eduardo et ne pas attraper les atmosphères d'autrefois.

Même Giuseppe Tornatore, réalisateur de films et lauréat d'un Oscar, à l'occasion d'une exposition photographique d'Eduardo dans la salle du restaurant «Rocca Bianca» à Marineo, a eu la possibilité d'apprécier les photos contenues dans ce livre.

Probablement, la vision de ces photos a conduit le réalisateur à Ciminna et ici, fasciné par la linéarité de l'église de Saint Vito qui depuis la colline protège notre village, a muri l'idée d'insérer la petite église dans son dernier chef d'œuvre, *Baaria*.

Dans l'ensemble ces sont des images qui même si muettes, racontent une histoire. Instants d'antan en noir et blanc, à revivre. La photographie nous accorde l'émotion d'une plongée dans le passé. Combien d'événements perdus dans le temps sont désormais reconstruit grâce aux photos!

Les photos sont un retour à l'enfance et deviennent le journal intime, le document d'une vie, stimulent la mémoire d'un temps passé et disparu, parfois même étranger.

Elles nous permettent de récupérer notre histoire, non écrite, telle qu'elle s'est déroulée; elles nous aident à connaître le passé pour mieux comprendre le présent et construire l'avenir.

Parce que certainement il y a un lien étroit entre ce que nous étions et ce que nous serons; et si c'est vrai, connaître ses origines n'est pas un loisir, mais la volontaire prise de conscience que ceux qui ne savent pas d'où ils viennent, risquent de ne pas savoir où ils vont. Ces sont des photos qui contrastent dramatiquement avec la réalité actuelle et avec une modernisation parfois imposée.

C'est une chance qu'il y a Edouardo à nous prendre de temps en temps par la main et nous ramener à nos origines, pour lier passé et futur.

Les photos deviennent alors des moyens de narration, une source de souvenir.

Dans chaque image il y a une portion de réalité à raconter. Beaucoup de micro-histoires, pages qu'illustrent, racontent, comme témoins d'une période. Il y a un fil conducteur qui uni ce chemin: ce fil s'appelle tradition. Renouons ce fil du passé avec celui du présent pour le projecteur dans l'avenir.

Le volume est divisé en sept sections photographique, avec une partie narrative dédiée.

Les comptes de Paladino commencent avec les images de la fête du *SS Crocifisso*. Il s'agit de manifestations et cérémonies religieuses qui ont leurs origines dans un temps lointain et qui se répètent encore aujourd'hui, en résistant à la modernisation. Cela parce que, comme il le précise *Don Vincenzo Catalano*, il y a une immense dévotion des citoyens de Ciminna pour le *SS Crocifisso*.

Le livre continue avec une section dédiée aux femmes qui s'occupent de leurs tâches de foyer. Dans nos villages les femmes trouvent toujours quelques choses à faire, alors que les hommes ont plus de temps libre. Elles sont montrées, par exemple, en train de préparer du pain à la maison.

Aujourd'hui on peut juste dire...il était une fois le pain préparé à la maison! Avec le changement des conditions de vie, on a perdu lentement l'habitude à travailler et préparer l'excellent pain fait maison.

Il était une fois aussi les femmes qui tissaient et qu'avec leur patience travail préparaient leur draps et leur linge, sans lequel difficilement auraient pu se «*caser*». Avec la dextérité de ses mains, une femme devenait protagoniste de son destin devant la communauté.

Ces sont des images simples mais profondes, des véritables réflexions sur la banalité du quotidien.

On trouve dans ce livre des photos d'exceptionnel réalisme, des images de vie quotidienne qui montrent des gens heureux et sereines.

Ces sont des actions reprises depuis la scène de la vie quotidienne et leur force est dans leur simplicité, car comme nous le rappelle Edgar Alla Poe: *rien n'est plus invisible de ce qu'est de toute évidence sous nos yeux*.

Il s'agit de photos qui éternisent un instant et rendent le passé indélébile ; elles donnent valeur à l'instant et soulignent la variabilité des choses.

Bien que le temps soit passé, on peut les admirer et les considérer comme expressions idéales des sentiments plus nobles d'une communauté qui a lutté pour améliorer sa condition.

Regarder les photos de Paladino est comme regarder un film interprété par des personnages simples, chacun avec sa propre histoire, un film consacré à notre territoire.

On y retrouve beaucoup de photos qui montrent les hommes en train de s'occuper de leurs activités agricole, artisanales et de berger.

On se rappelle du fait que dans une terre lointaine de la culture de l'industrie, ces travailleurs ont représenté les forces les plus authentiques de l'économie du pays.

Ces photos sont un hommage à ceux métiers durs, fatigants et expriment la vitalité et l'aspects physique du rapport entre homme et travail, au temps où tout se faisait à la main.

Dans le passé le paysage de la campagne s'animait de manière différente selon les saisons.

C'était normale de rencontrer au coucher du soleil des queues d'hommes en mule qui rentraient au village par la même route qui les avait conduits au travail avant l'aube. Cela va sans dire que avant on travaillait de l'aube au coucher du soleil, *ri suli in suli*.

Aujourd'hui c'est très rare de voir des mules, pourtant ces bêtes étaient très utilisées dans le monde de l'agriculture sicilienne.

Notre société vit dans une espèce d'oubli, un présent éternel dans lequel le passé n'a aucune valeur. On peut ignorer, se taire et voir même avoir honte de ce qu'on a été, de la misère, des maisons dans lesquelles on vivait, du travail dans les champs, de l'analphabétisme, des difficultés économiques et sociales de l'époque. Il faut considérer que.....*ce n'est pas possible de rendre un événement un non-événement. (Épicure, Sentenze Vaticane)*.

Mais malgré les humbles conditions de vie, le passé a été grandiose pour beaucoup d'aspects!

Maintenant le paysage rural est certainement moins peuplé. Un homme seul grâce aux différents outils et moyens fait dans un jour ce que beaucoup de personnes faisaient en plusieurs journées de travail.

Les moulins à eau n'existent plus, bien que dans certains coins doivent être partie intégrante du paysage et la récolte du *sumac* a disparu, malgré c'était une plante importante pour la rente qu'elle assurait.

En défilant les pages du livre on peut presque sentir la dureté du travail et les odeurs des lieux. Des photos avec des visages honnêtes, *visages expression d'une agriculture sans additifs*. (Ermanno Olmi).

L'économie paysanne se basait sur la production familiale, qui prenait à la nature tout ce dont elle avait besoin, en termes de nourriture, vêtements et objets divers.

Dans chaque maison il y avait, en effets, *a giarra ri l'ogghiu e u carrateddu ru vinu*.

Les personnes travaillaient avec solidarité, afin d'être utiles les uns aux autres, avec estime et attentions réciproque; on était plus participatif aux manifestations et cérémonies familiales, sociales et religieuses du village.

La richesse et la misère ne se défiaient pas, mais vivaient à côté, chacune dans son périmètre. Personnellement, je garde beaucoup de beaux souvenirs.

Ces sont des souvenirs affaiblis, que pourtant soulèvent en moi profondes réflexions.

Même les proverbes de la vie du paysan, fruit de la sagesse populaire, nous font méditer car ils expriment des vérités valides encore aujourd'hui....*parce que le peuple a une foi aveugle dans les proverbes...spécialement quand ils se présentent avec caractères soit-disons sacrés, surtout dans une époque où l'éducation n'était pas diffusée et la formation morale et spirituelle des masses était en grande partie confiée aux enseignements contenus dans ces brèves phrases*

proverbiales, qui étaient autant efficaces qu'elles étaient riches en images figuratives (Francesco Brancato, *Storia e folklore negli scritti di Vito Graziano*).

Jusqu'à il y a trente ans, la source principale de revenus de la population était représentée par l'activité agricole-pastorale. Et la possession des bêtes constituait le véritable patrimoine d'une famille.

Les journées de travail des bergers étaient marquées par les changements du paysage.

Tôt le matin, on trayait, on faisait le fromage et ensuite on emmenait les moutons aux pâturages. Le soir on rentrait, on trayait et on préparait d'avantage de fromage.

La tonte des moutons était un rendez-vous avec cadence annuelle, précédée par le lavage des bêtes e suivie par le marquage.

Le "lavage" était fait afin de nettoyer la laine avant la tonte, car de cette manière la laine pouvait être vendue à un prix supérieur.

Emmenés près du fleuve, les animaux étaient poussés dans l'eau l'un après l'autre au travers d'un passage obligé et sortaient de l'autre coté pour se sécher. Au berger convenait laver la bête avant la tondre. Aujourd'hui, à cause du faible cours de la laine nationale sur le marché, cet usage est définitivement disparue car cela n'apporte pas d'avantages significatifs au berger.

Même Ciminna n'a pas réussi, comme en général les villages de l'arrière-pays de l'île dans l'après-guerre, à développer et faire fleurir des activités industrielles dans le but d'améliorer la traditionnelle physionomie économique et sociale.

Ciminna, aussi, a ressenti de l'influence des nouveaux media sur les nouvelles générations, qui ont été stimulées à la recherche de ce que pouvait satisfaire leurs exigences. Justement, à cause du manque de satisfaction de ces exigences, un grande migration s'est produite. (Francesco Brancato, *Argenteria sacra di Ciminna dal cinquecento all'ottocento di Giuseppe Cusumano*).

Les images sur les métiers sont dignes d'être conservées dans nos souvenirs.

Les compétences des artisans étaient aussi de projet, *u' mastru d'ascia* faisait pelles, bâtons pour houes, portes, tables ; *u scarparu* faisait chaussures sur mesure, comme *i scarpuna cui taccia*; *u firraru* faisait marquage pour le bétail, faucilles, houes, décorations pour portail, qui mettaient en évidence le gout esthétique de l'artisan.

Tous les artisans avaient des apprentis qui « volaient avec les yeux » l'art du maitre et devenaient d'abord une aide valide pour l'artisan et ensuite exécutaient seuls les tâches apprises.

Les photos de Paladino nous font souvenir que avec leur travail infatigable nos pères ont contribué à enrichir l'économie du territoire.

Les protagonistes de ce recueil ne sont pas des individus anonymes, mais personnes « vivantes ». Beaucoup d'entre eux ne sont plus parmi nous, mais au travers des photos qui le représentent, continuent à exister dans la mémoire de ceux qui les ont connus.

C'est une époque entière qui est représentée et chacun peut s'y reconnaître et y retrouver des portions de sa vie. Ci-faisant le présent communique avec le passé en rétablissant une continuité qui sauve la mémoire historique et l'identité culturelle.

Tout travailleur est valorisé, car porteur d'une fonction sociale qui s'affiche dans son travail fait avec orgueil, attention et responsabilité.

Les travaux s'humanisent, se personnifient avec les hommes en chair et os qui sortent de l'obscurité de l'oubli, grâce à la photographie. Ils acquièrent une nouvelle lumière sous les flashes de la publication. L'avoir transformé tout le monde en protagoniste nous confirme la conviction que *l'histoire c'est nous, attention : personne ne s'en sent exclu* (Francesco De Gregori).

Le recueil de photos se termine avec une section dédiée aux jeux.

En les regardant, on a l'impression d'entendre encore la voix des enfants qui courent l'un derrière l'autre, d'une rue à l'autre dans une enfance éternelle qui ne nous fatigue pas. La rue était le parc de loisir de notre jeunesse.

Les jeux ont occupé une grande partie de notre temps et ils nous ont appris des vertus comme la loyauté, la compétition, le respect des règles, l'acceptation de la défaite (bien que avec déplaisir), le respect de l'adversaire et l'estime de soi même.

A bien y réfléchir, le sérénité qui les jeux créaient a contribué à renforcer les rapports entre les enfants ; rapport qui persistent aujourd'hui, malgré le temps passé.

Quand il arrive de se revoir, les sympathies, les souvenirs et les amitiés refleurissent tout de suite.

Les jeux du passé étaient économiques, salutaires ; nous, les enfants étions les patrons des rues. On inventait des jeux, car il n'y avait pas de jouets (ou pas beaucoup) et la télé n'était pas omniprésente comme elle est aujourd'hui)

Des termes comme PlayStation, Barbie, puzzles...n'appartenaient pas à notre vocabulaire. Il y avait des jeux comme « *e ligna* », qui consistait à jouer avec deux bouts de bois. Le bout plus grand servait à mesurer les distances et l'autre à être jeté dans l'air. Le jeu s'arrêtait quand on atteignait le score prédéfini. Si le petit bout était attrapé par celui qui était hors de manche (*fora*), alors celui rentrait dans le jeu (*trasiva rintra*) et avait le privilège d'effectuer lui-même le tir du bois.

Le gagnant avait le privilège de monter sur le dos (*a cavaddu*) des autres pour se déplacer d'un endroit à un autre.

En général, on jouait à plusieurs dans des grands espaces libres, sur tout type de terrain et avec grande compétition. C'était un jeu très bruyant et parfois on séchait l'école pour jouer à *e ligna* pendant des journées entières.

Je n'ai plus revu ce jeu depuis quarante ans.

On jouait au foot avec un ballon ou avec tout ce qu' y ressemblait, on improvisait des règles et les poteaux du but consistait en deux cailloux.

Au coucher du soleil, les mères appelaient à voix haute les enfants, en les menaçant de raconter à leurs pères qu'ils avaient joué toute la journée.

Les filles, de leur côté, jouaient à *palla al muro*, lançaient un ballon contre un murs pour le rattraper chaque fois de manière différente.

Ces photos cherchent de nous ramener en arrière dans le temps, quand nous jouions avec des choses simples qui nous divertissaient énormément.

Paladino est un photographe avec la sensibilité d'un narrateur, un romancier avec une imagination sans hypocrisie, ni artefacts, qui imprime ses actions comme un message, comme un cri d'alarme sociale.

Dans l'épilogue du livre, il raconte ce qui n'as pas pu prendre en photo ; raconte une vie de sacrifices qui souvent ont trouvés comme seule voie d'issue la fuite avec des valises en carton, vers des pays comme l'Amérique, la Belgique, l'Allemagne, l'Angleterre et la Suisse ; il met en évidence comme les contributions des expatriés ont été ensuite un facteur de développement et croissance dans le pays d'origine.

Histoires absolument vraies, faits recueillis avec curiosité, dans un monde qui semble tellement loin, mais qui est, en effets, juste « hier », où nous tous retrouvons quelque chose que nous appartient et nous est familière; histoires qui les jeunes connaissent peu et les adultes ont la tendance à oublier.

Grace aux photos, tout le monde a la possibilité de rappeler à la mémoire les expériences et les connaissances du passé. D'ailleurs, les souvenirs individuels n'auraient aucune signification s'ils ne s'intégraient pas dans la mémoire collective. Est donc la mémoire à créer la communauté, la mémoire crée la culture et c'est la culture qui crée la société.

Puisque même les bêtes et les oiseaux ont une mémoire, sinon ils ne rentreraient pas à leurs abris et aux nids, ni à plein d'autres choses auxquelles sont habitués : ni, d'ailleurs, ils pourraient s'habituer à quelque chose s'ils n'avaient pas de mémoire (Agostino, Confessioni).

Nous avons, donc le devoir de se souvenir, parce que chaque trace laissée par l'homme rappelle le chemin d'un seul et de tout le monde. L'oubli et la méconnaissance du passé cassent la chaîne entre générations qui permet de comprendre l'histoire, pour mieux comprendre le présent.

Raconter, écrire, photographier, sortir les photos des placards veut dire relire les histoires de ceux qui ont vécu avant nous. Certaines sont lointaines, on ne le reconnaît même pas, peut être, mais on se surprend à voir dans leurs yeux nos mêmes émotions, nos espoirs et nos peurs.

Parcourir un vieil album crée l'émotion « archéologique ».

Eduardo n'apprécie pas que le passé, mais prête attention aussi au présent, car il aime ce qu'il a et le montre souvent, encourageant les jeunes à ne pas oublier le passé et apprécier le présent.

L'auteur souligne que la vivacité intellectuelle de la communauté de Ciminna s'affiche au travers de l'activité des groupes et des associations locales, constituées de volontaires qui mettent à disposition leur temps et leur attitude vis-à-vis des autres, de manière spontanée et gratuite...*les associations rendent l'homme plus forts et mettent en relief les meilleurs qualités des individus et donnent une joie qui rarement on prouve quand on reste tout seul, car nous montrent des gens gentils, doués et honnêtes pour lesquelles vaut la peine de vouloir des bonnes choses ; quand on vie tout seul, par contre, il arrive plus souvent l'envers, on voit un' autre visages des gens, celui pour lequel il faut toujours garder la main près de l'épée* (Italo Calvino, *Il barone rampante*).

Dans notre communauté il existe un bon nombre de donateurs habituels et parmi ceux-là il y a beaucoup de jeunes qui sont souvent considérés étant hédonistes et superficiels, mais en vérité sont porteurs d'un monde intérieur très riche dans lequel la limite entre donner et recevoir disparaît.

Paladino liste les associations afin d'exprimer leur importance, parce qu'elles favorisent un changement lent, mais significatif par rapport à un comportement passif.

Ces associations donnent au territoire une vitalité, un renforcement du sentiment d'appartenance et génèrent une implication générale.

L'auteur, dans la liste des associations actives dans le territoire, n'oublie pas la célèbre bande musicale, appréciée pour l'important niveau artistique atteint et qui a toujours promu le nom du village dans tout le territoire.

Eduardo apprécie beaucoup son propre travail et par une étrange coïncidence, dans une des nos premières rencontres nous avons parlé du livre de *Salvatore Amoroso*, intitulé *il trasporto pubblico a Palermo (Le transport publique à Palerme)*.

Il s'agit d'un volume préparé par l'Azienda Municipalizzata Autotrasporti en 1986 pour célébrer les vingt ans de l'entreprise publique et consiste, par hasard, d'un recueil de photographies en séquence étudiée.

Cet ouvrage se conclut avec les photos de « *Le Guépard*. »

Avec ces photos, Eduardo veut nous lancer des messages, des incitations à nous souvenir qu'il était une fois...*Claudia Cardinale* à Ciminna !

Du *Guépard* à Ciminna ne reste plus grand-chose ; il ne reste que les images et les souvenirs du palais reconstruit pour réaliser les scènes du film et les photos des scènes tournées dans la place Madrice ou dans la place Fontanella.

Le réalisateur Luchino Visconti a été conquis par le paysage de Ciminna et par l'imposante *Chiesa Madre*, qui depuis le sommet de la colline domine tout le village. (Salvatore Ingrassia).

Notre communauté collabora à la réalisation du film, pas seulement en tant que théâtre de la représentation avec son patrimoine naturel et artistique, mais aussi avec certains de ses habitants, qui furent choisis en tant que figurants, mais dont les noms ne furent pas mentionnés dans le film.

Pour cette raison, les photos constituent une source vivante pour ceux qui gardent en soi ce souvenir et cette émotion.

Et ce qui rend une photo « belle » est aussi ce qui l'on ne voit pas tout de suite, mais qui sort un moment plus tard. Ce recueil de photographies est un microcosme d'histoires, de notes de vie, qui a généré un sujet de réflexion même pour une classe d'élèves.

C'est intéressant de voir comme les élèves ont interprété les images, saisissant le message implicite que l'auteur voulait envoyer.

Les photos ont soulevé la curiosité des élèves, parce que les ont aidés à connaître le monde de leurs grands-parents et les ont poussés à réfléchir sur le fait que même les photos de tous les jours (et pas seulement celles des vacances), à priori banales, peuvent cacher significations profondes.

Il y a pas long temps, dans les maisons on gardait les photos et les portraits des grands-parents....et les enfants apprenaient à se souvenir des noms de ceux qui les avaient précédés. Dans la maison on racontait leurs histoires, les détails de leurs vies. (Francesco Alberoni, L'albero della vita).

J'ai ressenti un plaisir immense à m'occuper de ce livre et j'espère que le lecteur puisse ressentir la même sensation.

J'ai eu la tâche, agréable et gratifiante, d'illustrer avec peu de mots un recueil qui donne beaucoup de place à la discussion et qui représente une sorte de boussole pour chercher à s'orienter dans un monde désormais oublié, ou au mieux confiné dans quelque musée.

Bref, une évaluation complexe des choses doit nous emmener à une grande prudence, à la sensation d'être en danger chaque fois que l'on perd un fragment du passé...la conscience que la fortune des citoyens est dans la défense du passé et dans le succès de sa valorisation (Vittorio Sgarbi).

Un aspect du livre qui frappe, est le rappel continu à la mémoire historique, qui signifie vérité et découverte des racines d'un territoire.

L'attention à la civilisation paysanne, avec ses rituels, ses structures matérielles, ses objets quotidiens, répond justement à une forte demande de mémoire et transforme ce recueil dans une occasion de réflexion qui valorise et l'aspect culturel et l'aspect humain.

Ce travail, cherché dans les actes du quotidien, met en évidence sans équivoque, l'importance de la photographie comme document historique immédiat; simple et compréhensible elle provoque émotions, moments de réflexions, sans prétention d'exhaustivité.

Ce livre est devenu un album où les souvenirs, les sensations, les moments de chacun deviennent patrimoine commun. Ainsi, aux photographies est destiné le rôle de témoignage et de lien entre mémoire et souvenir, *il n'y a pas d'histoire sans mémoire....la mémoire transforme l'histoire en événement, donne une forme à ce qui s'écoule. L'histoire en tant que transmission naît, évidemment, depuis un besoin humain élémentaire de narrer ce que a été ; ces sont les fondations de la culture. La mémoire modèle notre passé et réalise, même inconsciemment, un choix entre valeurs à préserver ; mais, dans la mesure où la mémoire des expériences vécues participe à déterminer la possibilité de faire des nouvelles expériences, elle contribue à configurer notre futur. Une communauté prend la vie depuis sa mémoire – aussi bien dans la sphère religieuse que dans la sphère culturelle – et avec sa perte elle se désintègre. La communauté active configure la projection de son avenir sur la base du souvenir de l'expérience historique dont elle dispose.* (Friedrich Ohly).

Le livre est pensé et organisé pour satisfaire le besoin de raconter (presque afin de se libérer intérieurement) un devoir de mémoire à toutes les personnes qui encore s'émeuvent quand on parle du temps passé.

Comme ceux qui sentent le besoin de dire quelque chose et trouvent leur tranquillité seulement après l'avoir dit.

Enfin, il nous reste à souligner la dimension chorale de cet ouvrage, comme les images des parcours photographiques sont suggestives et intéressantes pour la réalité qu'elles témoignent et pour les messages sociaux qu'elles dégagent.

Il faut aussi noter que les textes des différents auteurs, ponctuels et pertinents, suscitent réflexions qui font de ce recueil un album photographique à lire.

Je pense que cet album constitue une précieuse contribution à notre communauté et je sens le devoir de remercier l'auteur, en lui souhaitant mes meilleurs vœux pour d'autres intéressantes recherches qu'il va sûrement nous proposer dans l'avenir.

Je remercie, entre autres, les amis qui ont contribué à compléter l'œuvre, avec les précieux conseils.

Même si Eduardo n'est pas un reporter, il prend des photos, *en alignant tête, œil et cœur*, (Henri Cartier-Bresson), composant ensemble images et mots qui soulignent combien l'homme voit et vie, souffre et espère, lâche et compète, pour un patrimoine à partager.

Comme dans la vie....

Vito Mauro

Pg 27

Traces du temps

Ciminna, son SS Crocifisso entre histoire, tradition et foi.

Pg 28

Chaque personne, chaque pays, grand ou petit, chaque ville et chaque village sont marqués par événements historiques qui deviennent mémoire à célébrer et qui impliquent la collectivité et l'individu. Pour notre Ciminna, si riche en histoire et art, le plus grand événement historique a un nom: SS Crocifisso «Padre delle Grazie».

Nous connaissons tous l'histoire de cette image vénérée et de comment elle s'est manifestée dans son être prodigieuse et miraculeuse; une telle connaissance est racontée de père en fils au point que l'habitant de Ciminna crée un rapport d'amour et dévotion vis-à-vis du Crocifisso, conscient que la fête de Ciminna n'est pas un simple loisir, mais la célébration d'un événement historique (cela naturellement ne diminue nul part les célébrations des autres villes).

Les fidèles de Ciminna tous les ans sont impliqués, appelés est attirés par la célébration qui a lieu pendant les premiers huit jours du mois de mai et commence avec l'octave solennel en préparation de la fête, le premier dimanche et le lundi suivant.

Pendant ces jours, dans la conscience, dans la tête et dans le cœur de chaque habitant quelque chose s'active et fait que, peu importe à quel endroit du monde on se trouve, on se sent attiré physiquement et spirituellement vers Ciminna et la figure du SS Crocifisso. Cela non seulement pour ceux qui sont nés à Ciminna, mais aussi pour les enfants de ceux qui sont partis pour trouver ailleurs un avenir meilleur.

Quand on est loin de Ciminna, peu importe pour quelle raison, pendant les jours de fête on sent une profonde nostalgie et en manière particulière pendant cette fête; celui qui écrit à ressenti un tel vide. Quand je me trouvais à Rome au Séminaire Pontifical Romain, je ne pouvais pas laisser mes études et mes contraintes de formation, mais j'étais à Rome seulement avec mon corps, le cœur et la raison étaient loin. Avec P. Pino Graziano on ne faisait que penser et commenter les moments de la célébration, en participant spirituellement aux premier vêpres, à la grande messe, à la procession et on attendait le lundi aux alentours des 23h, quand, armés de jetons, on se mettait au téléphone et on attendait le passage de la procession devant la maison de ma famille et on entendait la voix des fidèles qui priaient, la musique de la bande musicale, les invocations des porteurs de la *vara* et la voix de ma mère qui appelait Le plus aimé par nous les Ciminnesi. On raccrochait le téléphone contents d'avoir, nous aussi, participé pour quelques instants à la fête, malgré l'émotion liée à la distance qui nous séparait de nos famille et de la communauté en fête.

Ce rapport de foi avec le Crocifisso est vécu par la communauté de Ciminna depuis 1651, quand le «père de tout Grâce» s'est manifesté à un peuple nécessiteux de son amour infini et de sa miséricorde. Ainsi s'exprime l'un des témoins de ces événements extraordinaires, le prêtre Santo Giganti:

«Courant l'année 1651, sa Majesté Divine a eu le plaisir de montrer sur cette terre de Ciminna des signes évidents de sa Miséricorde infinie avec l'abondance de ses grâces et miracles, opérés au profit des pécheurs et cela au travers de la vénérable image du SS Crocifisso qui est conservée dans la vénérable église et fraternité de cette terre»

L'histoire de P. Giganti au sujet des événements concernant l'image du SS Crocifisso, ses miracles, les prodiges décrit par le peuple durant les siècles suivants à ces événements, doivent conduire les fidèles à la véritable dévotion pour le Christ Crucifié, envoyé par Dieu le Père sur terre par amour et pour que le monde se sauve au travers de Lui. Voici ce que l'Évangile nous dit à propos de cela: *«Dieu a tellement aimé le monde qu' Il nous a envoyé son Fils unique, pour que tous ceux qui croient en Lui ne meurent jamais, mais obtiennent la vie éternelle» (GV. 3,16), Lui, le Fils, crucifié pour attirer tout le monde vers Soi, Sauveteur unique et Seigneur de l'humanité, c'est Lui «Notre unique fierté et notre gloire» (St Paul, Lettre aux Galathées) , « Notre unique fierté est la croix de Jésus Christ, vie, salut et résurrection pour nous: c'est Lui qui nous a sauvés et libérés» (GAL.6,14)*

La satisfaction sa divine Majesté raconté par l'histoire di Santo Giganti et sa miséricorde pour nous, les enfants de Dieu, se répète chaque dimanche pendant la Messe : Christ, de manière exsangue, se sacrifie pour notre salut; en ce moment précis nous recevons la Grâce divine qui on ose demander au SS Crocifisso «Patri di Grazi». Faisons-nous donc attirer avec amour et plaisir spirituel par notre salut.

Le poète Virgile nous parle de l'attraction de ce que peut être le plaisir dans l'amour physique ou dans l'amour spirituel, disant: *«Chacun est attiré par son plaisir; remarquez, non par la nécessité, mais par le plaisir; non par le devoir, mais par la jouissance»*

Demandons-nous: qui est notre plaisir? Il a un nom: Jésus Christ. Il est Celui qui dit *«personne ne peut venir à moi si le Père ne l'attire pas» (GV 6,44)*. Laissons-nous attirer par celui qui l' on appelle le Père amoureux, avec plaisir et joie conscients que Lui est la réponse au grand mystère de notre foi fondée sur une personne, Jésus Christ, véritable Dieu et véritable homme qui a décidé volontairement de mourir sur la croix pour nous. Comme Pape Benoit XVI l'a dit, Jésus Christ a décidé de *«prendre la dernière place au monde et de nous sauver avec humilité radicale et continue à nous aider»*.

Oui, Jésus Christ qui *«tout nous donne et rien nous enlève» (Benoit XVI)*, est venu avec son amour pour l'humanité, se salir les mains avec la saleté du péché du monde, et comme un paysan Divin s'est habillé des robes les plus humbles et s'est chargé de la charrue de la croix pour creuser les sillons du péché de l'homme et le purifier avec son sang (*Card. Carlo M. Martini*)

En conclusion, nous pouvons affirmer que l'amour de nous *Ciminesi* avons pour le SS. Crocifisso est majestueusement affichée avec les invocations durant la procession qui se concluent avec un cri *«Viva u Patri di li Grazi»*. Avec la cohérence de notre foi qui a sa source dans l' Eucharistique , dans les Sacrements e dans la parole de Dieu, continuons ce lien et cette dévotion avec la certitude que nous serons témoins de Christ, nous ferons trembler l'enfer si l'on aimera Dieu et notre proche comme Il nous a appris. Nous recevrons la bénédiction de la campagne et du travail si nous serons des hommes et des femmes de prière; enfin, en demandant la guérison des maladies, nous en guérirons davantage si nous éviterons le péché mortel et

l'égoïsme, en cherchant ce que Jésus, notre Maître, nous apprend dans l'Évangile, c'est à dire la paix et l'amour.

Don Vincenzo Catalano

Prêtre de la paroisse «Cuore Immacolato di Maria» in Misilmeri

Didascalies des photos :

Pg 31

*« Enlevée avec dévotion depuis sa niche avec tous les emblèmes qui la décorent, c'est à dire le diadème, la couronne d'épines, la ceinture, une joie en or avec pierres rouges, l'image sacrée est placée sur la « vara » au centre de l'église. En ce moment, certains fideles touchent l'images avec des bouts de tissu, qu'ils gardent pour guérir les plaies et d'autres maladies » (Vito Graziano, *Canti e leggende, usi e costumi di Ciminna*)*

Pg 32

*...la fête est encore la plus importante du village, et une délégation des autorités civiles participe aux célébrations des fonctions religieuses. (Vito Graziano, *Ciminna – Memorie e Documenti*)*

Pg 33

*Le cortège des fideles portant une bougie allumée procède en double file, précédé par la bannière « stinnardu » de l'église, accompagné par un ou plusieurs tambours, et avance au long du chemin de la procession.(Arturo Anzelmo – *Patri di li grazii siti*)*

Pg 34

La « vara » a une forme rectangulaire...Elle est constituée par le socle, la véritable « vara » et la croix de l'image sacrée... la « vara » s'appuie sur le socle et sur sa partie supérieure porte un support su lequel la croix est installée et est entourée par quatre statues en bois doré : la Vierge, Saint Jean, la Madeleine et Marie Cleofe, qui selon l'Évangile de St Jean, était près de la Croix sur laquelle Christ est mort....l'image sacrée, portée sur les épaules de quarante individus en pantalon blanc, chaussures blanche et une bande rouge aux anches..... Pendant la procession les porteurs prononcent à certains moments, les invocations suivantes :

*Testo originale in siciliano / Garder le texte original en sicilien (Vito Graziano, *Canti e eggende, usi e costumi di Ciminna*)*

Pg 35

*Testo originale in siciliano / Garder le texte original en sicilien (Arturo Anzelmo – *Patri di li grazii siti*)*

Pg 36

...il y a une foire aux animaux depuis un temps immémorial. (Vito Graziano, Ciminna – Memorie e Documenti)

On ne peut se faire une idée de l'Italie sans voir la Sicile. C'est en Sicile que se trouve la clef de tout. (W. Goethe, Voyage en Sicile)

Pg 37

...ils arrivent, enfin, d'autres bêtes avec une sonnette à la tête et à la queue, couverts avec un tissu coloré (curigghiuni), attachés l'une derrière l'autre....elles forment la « retina » composée par sept mules, et après avoir prié on commence les tours que les mules, déjà entraînées, parcourent plusieurs fois au milieu du silence de la foule. Mais l'élégance des mouvements génère l'admiration de la foule qui éclate en applaudissements adressés au conducteur, qui remercie avec son chapeau à la main et en distribuant d'avantage de dragées et gâteaux...(Vito Graziano, Canti e leggende – Usi e costumi di Ciminna)

Pg 38

...Avant la procession il y avait le tour des « torce » (faisceaux) (Salvatore Ribaudò, Gio' Pietralunga)

Pg 39

“La procession des “torce” (faisceaux) s'exécute avec beaucoup d'équins habillés avec élégance et conduits par leur patrons, portant des grandes bougies décorées avec rubans colorés et fleurs, suivis par la bande musicale....et par certains animaux chargés avec froment donné en aumône à l'église ».(Vito Graziano, Ciminna – Memorie e Documenti)

Pg 40

...il y avait une dizaine de mules chevauchées par des enfants. Les hommes les surveillaient. Les enfants tenaient en bannière un faisceau de fleur. Chaque faisceau portait épinglés des billets ...c'était l'offrande... (Salvatore Ribaudò, Gio' Pietralunga)

Pg 41

...Le tour des « torce » (faisceaux) l'avait porté....à se souvenir de cette fête. (Salvatore Ribaudò, Gio' Pietralunga)

Pg 42

..Ceux qui faisaient le tour des « torce » (faisceaux) lui avaient commandé une selle pour la mule de tête... (Salvatore Ribaudò, Gio' Pietralunga)

Pg 43

...Les premiers enfants passaient... (Salvatore Ribaudò, Gio' Pietralunga)

Pg 44

Par la Grâce

Pg 45

En attendant la Grâce

Pg 46

A pieds nus je marche sur le chemin d'où Il passe le Père des Grâce, brule la cire et brule mon cœur (Arturo Anselmo – A Lu patr'i Grazia)

Pg 47

« Le sentiment religieux est très profond dans le peuple...ciminnese » (Vito Graziano, Ciminna – Memorie e documenti)

Pg 48

On faisait la course...qui attirait tout le monde dans la rue principale du village (« a strata di la corsa ») (Vito Graziano, Canti e leggende – Usi e costumi di Ciminna)

Pg 49

Ils se penchèrent sur la clôture. C'est parti ! Ensuite, un grand bruit de voix et de l'autre côté de la piste, un mouvement de course. (Andrea Camilleri, La pista di sabbia)

Pg 50

Cet instant et seulement cet instant. (Wim Wenders, Palermo Shooting)

Pg 51

Traces du temps – Femmes

Pg 52

Il était une fois la mère... la fille... la femme... la sœur... la voisine... la mamie....

Il était une fois elles....femmes patientes et fidèles, fortes et fières, attentives et travailleuses, qui trouvaient dans la charge familiale tout leur espace de vie.... Femmes gardiennes de l'unité familiale, qui assuraient la stabilité de la famille tissant avec les fils du pardon et de la patiente.... Femme riches de foi et d'espoir, capables de générer la vie et de la renouveler encore....

Femmes infatigables, qui multipliaient les forces pour gérer et administrer la sphère domestique et soutenir le travail de leurs hommes....

Femmes dépositaires d'une sagesse populaire capables de conserver et transmettre rituels et traditions, patrimoine spirituel et culturel qui assurent l'identité d'une terre et de son peuple...

Femmes usées sur les grains du même chapelet

Femmes invisibles à l'histoire, mais filles et mères de l'histoire.

Ces femmes, représentées dans la quotidienneté de leur vie, on les reconnaît. Elles nous sont familières non pas parce que elles nous montrent des fragments de vie d'un passé qui, même aujourd'hui nous arrive de rencontrer sur les chemins du présent ; mais surtout parce que nous rappellent Elle, la femme dans sa valeur la plus profonde et dans l'essence du féminin, si différente de l'image de femme qui est aujourd'hui exposée dans les vitrines de l'apparaître et de l'éphémère.

Ainsi, je crois, c'est le charme de ces photos : elles ont une force évocatrice qui dépasse le message pour lesquelles on les a probablement faites. Nous livrent ce qui est à la femme par nature et par « vocation ».

Merci Dino (Eduardo)

Piera Sacco

Pg 53

*Et quelque chose reste, parmi les pages claires et sombres.....comme quand dehors tu me demandais si jamais j'avais encore cette photo dans laquelle tu souriais sans regarder.
(Francesco De Gregori, Rimmel)*

Pg 54

...donc faites nous le plaisir de nous montrer quelque portrait de cette femme, même si petit comme un grain de blé , car c'est à partir du fil qu'on arrive à la boule ; et alors nous serons satisfaits et tranquilles ; et vous satisfaits et contents. (Miguel De Cervantes, Don Chisciotte della Mancia)

Pg 55

Je suis ici, seul cette nuit, à vous écrire et penser que les souvenirs, comme une pierre aujourd'hui et l'autre demain, deviennent montagnes et on les porte sur nous jusqu'à la mort... (Ingazio Buttitta, I petri nivuri)

Pg 56

Partout, un peu pour se relaxer et un peu pour penser à autres choses, elle faisait des travaux au crochet, qui offrait ensuite aux amis. (Oriana Fallaci, Stornello Toscano)

Pg 57

Ces photos m'émeuvent toujours...dans mes pensées, dans mes souvenirs, ces image représentent le sommet du bonheur familiale. (Dacia Maraini, Nostro Sud)

Pg 58

Celui qui ne fait pas un nœud à l'aiguille, perd le point plusieurs fois (Proverbe)

Pg 59

Une semaine, un jour ou seulement une heure, parfois vaut une vie entière. Le temps passe vite et te vole ce qui est à toi. Je voudrais que le temps s'arrête autour de nous. (Edoardo Bennato, Une semaine, un jour)

Pg 60

Testo originale dal libro (Giacomo Leopardi, il sabato del villaggio) / Garder le texte original de (Giacomo Leopardi, il sabato del villaggio)

Pg 61

Je suis restée devant la maison, sans savoir quoi faire....j'avais l'impression de vivre dans un rêve. (Paulo Coelho, Sulla sponda del fiume Piedra mi sono seduta e ho pianto)

Pg 62

"Nunc et in hora mortis nostrae, Amen" , le chapelet de la journée était fini. (Giuseppe Tomasi di Lampedusa, Le Guépard)

Pg 63

...elle était immobile dans un coin, pliée en boule, avec les genoux levés, avec les mains.... Mais en ce moment elle se rappela qu'elle pouvait au moins prier, et avec ça un espoir soudain lui grandit dans le cœur. Elle prit son chapelet à nouveau et commença à prier ; et au fur et à mesure que la prière sortait de ses lèvres tremblantes, son cœur sentait grandir une confiance indéterminée. (Alessandro Manzoni, I Promessi Sposi)

Pg 64

La vérité est que la mémoire est comme le ventre de l'âme, et joie et tristesse sont comme la nourriture douce et amère : quand elles sont livrées à la mémoire, presque toujours dans le ventre, elles peuvent être conservées, mais elles ne peuvent pas donner du goût. (Agostino, Confessioni).

Pg 65

Quand elle avait du prendre le deuil ferme. (Andrea Camilleri, Il birraio di Preston)

Depuis 1869, avec la sécheresse ou l'abondance, la fontaine de « Sant 'Aniria » rafraîchit.

Pg 66

Devant chaque porte, sur la voie publique, en pierre ou en bois, tout le monde avait un bac pour faire son linge (Don Paolo Cannavo', Piedimonte Etneo)

Pg 67

Ni misimu l'acqua rintra e a pila fora. (Nous avons l'eau dans la maison et le bac dehors) (Proverbe)

Pg 68

Loin de là, j'ai l'âme calme et tranquille, Comme un enfant sevré qui est auprès de sa mère; J'ai l'âme comme un enfant sevré. (La Bible, Psaumes 131 :2)

Dieu soit béni ! Dieu soit loué du bonheur qu'Il accorde à l'oiseau qui chante, à la feuille qui naît, au reptile qui se chauffe, au soleil qui brille, à la mère qui sèvre son enfant, à mon pauvre âme qui exulte et Le remercie. (Giovanni Verga, Storia di una capinera)

Pg 69

Celle-ci la rue ? Celle-ci la maison ? Celui-ci le jardin ? Oh la vanité des souvenirs ! Je m'apercevais bien en visitant le village dans lequel j'étais né après toutes ces années, là où j'avais passé mon enfance et ma première jeunesse, que bien que ça n'avait pas trop changé, ça n'était pas celui qui j'avais gardé dans mes souvenirs. (Luigi Pirandello, I nostri ricordi, Nouvelle per un anno)

Pg 70

Ismaël, leur père, leur dit: Puisqu'il le faut, faites ceci. Prenez dans vos sacs les meilleures productions du pays, pour en porter un présent à cet homme, un peu de baume et un peu de miel, des aromates, de la myrrhe, des pistaches et des amandes. (La Bible, Genèse, 43,11)

Pg 71

Et à nettoyer chaussures au chant de la rue (Giovanni Pascoli)

Pg 72

Cela ressemble à une marmite.....que l'on ne peut pas nettoyer (La Bible, Ezéchiel 24)

Tatie Sabelle, m'a mère m'a dit de vous demander s'il vous pouvez nous emprunter de la levure

On repasse quand le fer est chaud (Proverbe)

Par exemple, j'aime voir la femme en noir, sur sa porte, tous les soirs, attendant son mari qui rentre depuis la campagne. (Rino Gaetano, Ad esempio a me piace il sud)

Pg 73

Jésus, je te remercie de m'avoir donné une chance pour pouvoir me lever un peu et rallumer le feu de mon cœur depuis les cendres des dissipations et des froideurs (Salvatore Milazzo, Padre Vittorio Salmeri – una vita donata per amore)

Comaire avez-vous du feu ? Donnez en moi un peu.

Pg 74

Mais l'été est beau. Il y a du travail dans les campagnes, dans les rues. Les femmes, elles aussi travaillent à la récolte des amandes et aux vendanges ; ou elles cuisent les tomates, les pressent sur les toiles qu'elles mettent à sécher au soleil. Un liquide rouge se condense sur les toiles. Le village est parfumé par le jus de tomates, on peut le sentir fermenter par la chaleur ; c'est l'odeur même de l'été. (Leonardo Sciscia, Le Parrocchie di Regalpietra)

Pg 75

Vavaluci cu sucu, Ingrédients pour 4 personnes : 1 kg d'escargots nettoyés, un oignon, 700 gr de pommes de terre, 250 gr de tomates pelées, ½ verre d'huile d'olive, quelque brin de persil, sel et poivre.

Penser et parler en sicilien ne m'était pas difficile (Filippu Maria Provitina, Sperienzi d'un asiliatu)

...Je suis près de la source d'eau (La Bible, Genèse, 24,43)

Pg 76

Il mangeait l'un de ces « passavolanti ». On sent le parfum de l'amande sucrée. (Salvatore Ribaldo, Gio' Pietralunga)

Pg 77

'Nfriulati, Ingrédients pour 8 pièces : 1 kg de farine, 35 gr de saindoux, 25 gr de levure de bière ;

Pétrir la farine avec l'eau jusqu'à obtenir une pâte homogène et consistante ; une fois passé le temps nécessaire à la lévitation, étaler la pâte sur une épaisseur d'un demi cm, distribuer en surface, en laissant un rebord d'un cm, la farce suivante : 500 gr de chair de saucisse, 250gr de tomates pelées crues, 200gr de tome de fromage, 200 gr de Parmigiano, 1 grand oignon frit. Refermer la pâte comme un chausson et presser sur les bords afin que la farce ne puisse pas s'échapper. Tartiner la surface extérieure avec l'huile d'olive.

Pg 78

Quand on finissait de pétrir le pain on réciter cette prière :

« Grandis, grandis pâte, comme Il a grandi notre Seigneur. Combien de pain puis-je faire ? Combien il en faut pour nourrir la famille ? Une partie aux pauvres je dois donner, autant qu'il y en a de sable en mer. »

Ensuite on se signait avec la croix et on coupait la pâte pour en faire des pains.

Pg 79

Si l'on pouvait avancer ou reculer le temps comme avec un film, je reviendrais à cette époque et là j'arrêteraient le film de ma vie, dans la plénitude de ces affections....heureuse de pouvoir arrêter le temps. (Dacia Maraini, Nostro Sud)

Pg 80

'Mpanatigghie, Ingrédients pour 20 pièces : 1 kg de farine type «00», 350 gr de saindoux, 1 œuf, 2 jaunes d'œuf, 10 gr d'ammoniaque pour dessert, 350 gr de sucre, 2 sachets d'arome de vanille, huile d'olive extra-vierge, cannelle, sel, lait, eau.

Pour la pâte :

Pétrir les ingrédients avec du lait tiède jusqu'à obtenir une pâte consistante.

Chino di Mandorle (Farce aux amandes) :

500 gr d'amandes bouillies et émincés, 400 gr de sucre, 1 carré de chocolat noir, l'écorce d'orange râpée, 1 écorce de mandarine râpée, 1 écorce de citron râpé.

Mélanger tous les ingrédients de manière homogène avec l'eau et cuire. Etaler la pâte en feuilles fines et couper des disques de 10 cm de diamètre. Déposer au centre de chaque disque une cuillère de la farce aux amandes. Replier la pâte e presser bien sur les bords.

Pg 81

Autant utile que humble, le récipient en bois !

Les enfants sortent propres de la mousse qu'on leur a versée.

Pg 82

Pour alimenter la mémoire des souvenirs. (Tommaso Romano, Pellegrino al Pellegrino)

Traces du temps – La vie au village

Je vais écrire quelques réflexions personnelles dans cet œuvre d'Eduardo Paladino et je commencerai par la pertinence du titre : « traces du temps ». La section que m'a été réservée porte comme titre « La vie au village ». En regardant ces magnifiques photos, nous avons presque de suite un souvenir nostalgique pour certains aspects de la vie. On ressent une drôle de sensation à regarder, au travers des photos, un temps pas trop lointain qui donne l'idée de comment on vivait, en dans quelques cas, on vit toujours dans les villages siciliens.

Vie tranquille, insouciant, loin de la pollution et du chaos de la grande ville, vie salubre, passée à respirer l'air des collines et, de manière un peu frénétique, à consacrer son temps libres aux loisirs et aux passions diverses.

Probablement, les jeunes d'aujourd'hui ne ressentent aucune sensation à regarder les photos d'un ancien qui prépare des tresses avec l'ail qu' a cultivé lui-même, ou un autre qui fabrique des paniers en osier (en différentes tailles et formes et avec différentes types de poignées) ; mais pour quelqu'un qui a vécu cette époque, ces métiers, ces loisirs et ces images génèrent inexorablement une certaine nostalgie.(Celui qui écrit a plusieurs fois aidé son père à fabriquer un panier et en a fabriqués, lui-même, plusieurs).

La vie au village est représentée par plusieurs photographies :

- Les jeux de cartes dans les cercles récréatifs, ou à l'ombre des arbres
- La pétanque qui, au-delà d'intéresser les 2, 4, 6 ou 8 joueurs, entretiens aussi l'attention d'une vingtaine de spectateurs
- Les bancs sur lesquels s'asseyaient les anciens
- La place et les rues principales au long desquelles on pouvait se balader tranquillement
- Les cercles récréatifs

Toutes ces photos représentent des lieux de rassemblement et loisir.

Une curiosité particulière est suscitée par les photos des mariages de l'époque. On pense tout de suite à comment ça se déroulait : après la cérémonie on remerciait les invités avec des gâteaux fait-maison (je veux mentionner les « taralli », les « tetù », les « passavolanti », le tout bien arrosé par des toast au « rosolio » qui était une liqueur de l'époque à faible gradation alcoolique, doux et aromatisé) dans quelques salle louée pour l'évènement.

Si l'on remonte encore un peu dans le temps, on avait l'habitude de recevoir les invités chez les mariés pour une quinzaine de jours encore, pendant lesquels les mariés recevaient des cadeaux de nocés et on dansait aux son des disques en vinyle, joués par des gramophones.

La vie au village décrite ci-dessus, au moins en partie, continue encore au village. Peut-être elle est menacée par le nouveau, qui avance inexorable, par la plastique, par les desserts

industriels, par la modernité qui n'a pas de temps à perdre et par beaucoup d'autres choses qui je ne liste pas parce que ils sont connus à tout le monde et cela prendrait trop d'espace.

En remerciant l'ami Paladino de m'avoir donné la possibilité de faire ces réflexions, je veux lui exprimer mes félicitations pour avoir voulu raconter dans ce livre, avec des photos, le « c'était une fois » du village.

Toutes mes félicitations

Vito Avvinti

Pg 86

Nostalgie est le plus beau mots du monde », pour ceux qui ont été à tes cotés et tu n'as jamais connu, les amis qui tu pouvais avoir e tu n'as jamais eu et tu n'as jamais reconnu. (Ermanno Olmi)

Si je me rappelle qui j'étais, je me vois autrement et le passé est le présent de la mémoire (Fernando Pessoa, Le poesie di Ricardo Peis)

J'ai une image de toi opaque et sans temps, comme une photographie ; c'est ici que les souvenirs commencent (Biagio Antonacci, Ti ricordi perché)

Dans un ancien village, sous un clocher, quand avril livre le premier soleil (Niccolo Fabi, Nel centro, La cura del tempo)

Pg 87

Domage que les jeunes n'ont jamais le temps d'écouter les anciens, car les jeunes de ce village n'auraient pas une occasion meilleure de voler le savoir à ces bons hommes. (Filippu Maria Provitina, Spirienzi d'un asiliatu)

Pg 88

La beauté du jeu est de faire beaucoup et parler peu (Proverbe)

Gens qui naissent, gens qui grandissent, gens qui parlent....gens des gens (Gente Strana Posse, Gente ra gente)

Au cercle ne manquait personne.... (Salvatore Ribauda, Vivula Vivula)

Pg 89

Jours et jours à ces tables, les amis....j'avais près de moi (Claudio Lolli, Aspettando Godot)

On peut fermer les yeux face à la réalité, mais pas aux souvenirs (Stanislaw Jerzy Lec)

La vieillesse a ses bons moments. (Albert Einstein, Lettre au fils Hans Albert)

Pg 90

...e le dimanche matin le soleil frappe sur la tête comme un assassin, la place est en fête, la fête du protecteur.....et entre une prière et un deuil, je m'assoie et j'attends de parler avec quelqu'un. Je suis sicilien....et entre un grecque, un normande, un byzantin, je suis resté un sicilien....et entre les choses encore à terminer, nous continuons et continuons à faire l'amour ...je suis sicilien, un peu sarrasin, un peu finnois...je suis sicilien...nord-africain....un peu norvégien...mais je reste sicilien. (Lucio Dalla, Siciliano)

Pg 91

J'ai prié...et malgré certains pensés, je ne me suis pas perdu ; il y a en moi une sorte d'assurance; l'expérience du passé m'a appris que tôt ou tard, le Seigneur fera son intervention. (Mario Cassata, Và e racconta....)

Pg 92

Après presque un demi-heure de chemin, nous sommes arrivé à la chapelle. Un vieux était assis sur une marche. (Paulo Coelho, sulla sponda de fiume Piedra mi sono seduta e ho pianto)

Pg 93

Dans le ventre humide et sombre du temple, l'ombre était froide, saturé d'encens ; l'ange descendit, comme chaque soir, pour m'apprendre une nouvelle prière : Puis, soudain, il libera mes mains et mes bras devinrent des ailes, quand il me demanda : connais-tu l'été ? Pour un jour, pour un moment je courus voir les couleurs du vent.

Nous volâmes vraiment sur les maisons, au-delà des barrières, des potagers, des rues : puis on glissa sur les vallées fleuries où les olivier embrassent les vignes.

Nous descendîmes là où le jour se perd, seul, caché dans le vert et il parla comme quand on prie, et à la fin de chaque prière il contait une vertèbre de mon dos. (Fabrizio de André, Il sogno di Maria)

Pg 94

...ils s'émut. Telle était l'amitié sicilienne, basée sur le non-dit, sur l'intuition : on a pas besoin de demander à un amis, c'est l'autre qui comprends automatiquement et agit en conséquence. (Andrea Camilleri, Il ladro di merendine)

Pg 95

...et alors il préférerait rester tout seul, en silence, assis sur un banc pendant des heures.... et il courrait avec sa mémoire à quand, avant ses dix ans, il jouait avec peu de choses : des bouts de bois, ou d'assiettes cassés, ou encore des cailloux.... (Filippu Maria Provitina, Spirienzi d'un asiliatu)

Pg 96

C'était l'après-midi, on était assis devant la porte de la maison ; à l'ombre, mais il faisait chaud. (Salvatore Ribaudò, Gio' Pietralunga)

Pg 97

Il ne manque jamais aux vieux de quoi raconter, alors qu'ils sont au soleil ou autour d'un feu. (Proverbe)

Pg 98

...Le vieux observa un moment le silence. Ses yeux brillaient de souvenirs. (Salvatore Ribaudò, Gio' Pietralunga)

Pg 99

Personne n'est assez vieux pour apprendre (Proverbe)

Pg 100

La Sicile se révèle grande et merveilleuse pour certains aspects, digne d'être contemplée par les yeux des hommes. Fertile d'innombrables biens et riche d'une multitude d'hommes. (Lucrezio, De rerum natura)

Pg 101

...les paysans s'arrêtaient à discuter...il voulait écouter leurs voix qui parlaient du temps et de l'année... (Salvatore Ribaudò, Gio Pietralunga)

Pg 102

...je pense toujours que chaque chose va durer éternellement, mais ce n'est pas comme ça. En réalité, rien n'existe pour plus qu'un instant, sauf ce que l'on conserve dans notre mémoire. Je cherche de garder toujours en moi, chaque instant – je préférerais mourir plutôt qu'oublier (Sam Savage, Firmino)

Au jeune le travail, au vieux le conseil. (Proverbe)

Pg 103

...avec le siciliens nous avons commencé notre empire et ils nous ont jamais trahi. (Cicérone)

Si le jeune voulait et le vieux pouvait, il n'y aurait rien d'impossible (Proverbe)

Pg 104

Qui apprend aux autres, apprend davantage, docendo discitur (Proverbe)

Peut-être qu'un jour on prendra plaisir à raconter de notre vie d'aujourd'hui. (Salvatore Ribaudò, Vivula Vivula)

Pg 105

Etre parmi beaucoup, se retrouver seul ; parler et n'être pas entendu. (Saverio La Paglia, Delusione)

La vie n'est pas celle qu'on a vécue, mais celle dont on se souvient et comme on la rappelle pour la raconter (Gabriel G. Marquez, Vivere per raccontarla)

Pg 106

...il se rappelle de quand le voyait passer avec son cheval blanc. Déjà à l'époque avait une grande moustache, seulement elle était noire comme le goudron. (Salvatore Ribaudò, Gio Pietralunga)

Pg 107

Le vieux racontait une histoire. Ces yeux, on le voyait, regardaient les écouteurs en silence. C'était l'histoire ancienne d'un pauvre jeune. (Salvatore Ribaudò, Gio' Pietralunga)

Pg 108

Le cercle récréatif plaît car il rassemble le gène des êtres humains, pas corrompus par la consommation que la globalisation inévitablement propose. Et puis le cercle est un lieu de rencontre et d'humanité.

Pg 109

Testo originale in siciliano / Garder le texte original en sicilien (Fulippu M. Provitina, Spirienzi d'un asiliatu)

Pg 110

L'amour est l'amour, ce n'est pas du bouillon de pois chiches (Proverbe)

Pg 111

Les gens hasard qui était parmi le peuple, a été prise par la cupidité; également Issraeliti recommencèrent à pleurer et dire" Qui va nous donner la viande à manger? Nous nous souvenons des poissons que nous avons mangé libres en Egypte, de les concombres, de les melons, de poireaux, de les oignons et d'ail. Maintenant notre âme est desséchée; il ya plus rien, nos yeux ne voient pas chose, mais cette manne" (La Sacra Bibbia, Numeri 11,4-6)

Pg 112

Promouvoir le développement de la culture...Protège le paysage (Constitution Italienne)

Je le considère un hommage à la véritable Sicile, à la Sicile naturelle et innocente des pères (Gesualdo Bufalino, Diceria dell'untore)

Pg 113

...je voudrais voir cette terre dans l'immeuble œil d'un bœuf. Pas un carrousel lent d'images, une rayonnement de nostalgie : seulement....Ici la Sicile écoute sa vie. (Leonardo Sciascia, La Sicilia, Il suo cuore)

La Sicile entière est une dimension fantastique....comment on peut y vivre sans fantaisie ? (Leonardo Sciascia)

Pg 114

L'histoire c'est nous ; personne se sente offensé, nous somme un pré d'aiguilles sous le ciel. L'histoire c'est nous, attention, personne se sente exclus....l'histoire donne tort et donne raison. L'histoire c'est nous, nous écrivons les lettres, nous avons à y gagner tout, à y perdre tout. Et puis les gens, (car ces sont les gens qui font l'histoire), quand il s'agit de choisir et aller, on les retrouve tous avec les yeux ouverts, sachant exactement quoi faire....car personne peut les fermer. L'histoire c'est nous, c'est nous les pères et fils, c'est nous, bella ciao, qui partons. L'histoire n'a pas de cachettes, l'histoire ne passe pas la main. (Francesco De Gregori, La Storia)

Pg 115

...le mercredi qui précède le dimanche des Rameaux....toutes les cloches sonnent et les enfants se rassemblent devant l'église (et anciennement même les adultes), portant des branches d'oliviers. Ensuite, ils parcourent les rues principales du village et enfin retournent au lieu de départ, criant tout temps : viva l'uliva ! (Vito Graziano, Canti e leggende – usi e costumi di Ciminna)

Conserve et tu trouveras (Proverbe)

Pg 116

Le discours s'arrêta là, et dans mon impression d'infériorité envers les ouvriers, le problème sur lequel je retournais toujours était : « Pourquoi sont-ils sympa les ouvriers ? »...je descendais l'après-midi avec un bouquin pour lire à l'ombre de la maison et j'écoutais leurs appels, leurs cris, leurs mots, tous autour du travail...et toujours...de la campagne.

Je sentais, même sans le voir, leur présence et quand ils jouaient à la pétanque, au-delà des arbres....ou quand, dans la rue principale, en train de rentrer chez eux....ils s'arrêtaient d'un coup en groupes silencieux de bras sombres, chemisettes azures, de vestes sur les épaules, autour de quelqu'un qui parlait la voix basse. (Elio Vittorini, Il garofano rosso)

Pg 117

Si la politique peut devenir source de division et malentendus, la pétanque rassemble fraternellement dans la légère ivresse d'une fugace, mais au même temps profonde, solidarité.

Pg 118

C'est fantastique, ils jouent à la pétanque comme s'ils jouaient avec les planètes.

Pg 119

Tous ensemble à échapper à la solitude et se disant que s'amuser est santé.

Pg 120

De retour de la chasse au renard, qui menaçait les poussins et les poules. On montre les résultats.

Traces du temps – Souvenirs d'une civilisation paysanne

Il était une fois...le paysan. Dès que l'homme primitif arrêta de vivre comme un nomade et sentit le besoin de s'arrêter à un endroit pour y passer sa vie, la chasse ne fut plus suffisant à lui assurer sa nourriture. C'est ainsi que naquit la nécessité de cultiver la terre. On peut donc affirmer que le paysan est le métier plus ancien et fondamental du monde, car il a assuré à chaque époque la survie de l'humanité. Au cours de l'histoire, cette figure a été associé au rude et maladroit en opposition à la gentillesse et courtoisie du citoyen.

Comme tout métier au monde, au cours du temps, le travail du paysan a subi des profondes transformations, donc c'est inapproprié de dire «il était une fois le paysan». Néanmoins, ce n'est pas inapproprié de parler de souvenirs de civilisation paysanne.

Le paysan vivait presque toujours en campagne e ne connaissait pas les jours feries et les vacances. Il commençait à travailler le matin, très tôt, et s'arrêtait le soir, tard, quand le noir retombait. Il menait une vie de dur travail et avait une alimentation pauvre, au point que son espérance de vie était de 50 ans, seulement.

La plus part des paysans travaillait une terre qui ne possédait pas. Il s'agissait de locataires qui payaient le loyer avec la moitié de la récolte, parfois avec trois quarts. Si la récolte n'était pas bonne et le locataire ne pouvait pas payer, alors le propriétaire du terrain lui séquestrait le peu de choses qui lui appartenait et le laissait dans la pauvreté la plus absolue. Les paysans étaient presque toujours analphabètes et vivaient à strict contact avec les animaux. Il ne connaissaient presque rien du progrès sociale, mais connaissaient très bien les cycles de production de la terre. Aujourd'hui ce type de paysan n'existe plus chez nous, mais les comptes des anciens, l'observation de certains outils dans les musées et quelques photos, nous font comprendre comme leur vie devait être difficile. Vieilles images qui émanent la souffrance, la douleur, la sueur. Aujourd'hui, sont plusieurs à se dédier aux collections de vieilles photos, et parmi ceux-ci, il faut remercier Eduardo Paladino, grand connaisseur et expert des traditions locales, qui organise souvent des expositions de photos et nous fait revivre un temps qui n'est plus.

Le travail des paysans ne s'arrêtait jamais; l'année agricole connaissait différentes phases :

LES SEMAILLES

Avant les semailles, le paysan nettoyait le terrain des herbes et des pierres et ensuite il brûlait les mauvaises herbes et creusait le terrain à l'aide des chevaux qui tiraient la charrue. Une fois terminé, il engraisait la terre et semait les graines de blé sur la terre labourée. Au printemps, il enlevait à la main, ou avec une houe, les mauvaises herbes qui repoussaient et préparait les lacets qu'on aurait utilisé plus tard, pendant les moissons, avec la liane, pour lier les faisceaux d'épis. Il coupait le foin et le séchait pour le stocker et pouvoir nourrir les bêtes quand la nourriture était rare.

LES MOISSONS

On moissonnait en juin, période de longues journées et durant laquelle les insectes commençaient à être embêtants. Parmi ceux-là les « parpagghiuna », petits moucheron très fastidieux, qui se cachaient dans le blé et gênés par le bruit des faucilles, agressaient les moissonneurs sur les parties découvertes du corps en les obligeant à arrêter leur travail. Pour ne pas parler des guêpes, dont les piqûres provoquaient gonflement et douleur. Ils se lavaient le matin, tôt, afin de travailler avant que le soleil soit trop chaud, ils mettaient une protection en cuir sur le bras gauche et des dés en bambou pour se protéger les doigts des coups de faucille et ils commençaient à moissonner. Aux bords des champs il y avait toujours un récipient plein d'eau (la « quartara ») et une flasque de vin pour estomper la soif due à la forte chaleur, à la poussière et à la transpiration. Aux premiers coups de faucille, ils priaient Dieu et pendant le travail ils remerciaient la Vierge et les Saints, afin que le travail et la récolte soient menés à bonne terme.

Avec une main ils tenaient un faisceau d'épis et avec l'autre ils coupaient juste un peu plus haut que les racines. Tous les deux coups ils formaient un « jemmitu ». Tous les dix « jemmitu », ils liaient avec la liane pour en faire un faisceau ; tous les vingt faisceaux on faisait un bouquet (« gregni »). Enfin, les « gregni » étaient réunis en groupes de six, chaque groupe étant une « straulata », et laissés à sécher au soleil, prêts pour être « strauliati », emmenés dans l'aire et battus (« pisati »). Au dernier coup de faucilles les paysans se redressaient, levaient la faucille et la dernière poignée d'épis au ciel et criaient : « Fini est ce tourment, soit loué le Sacrement ».

LE BATTAGE

Une fois « les gregni » séchés, les paysans en remplissaient l'aire, les libéraient des lacets pour les chauffer au soleil et quand ils considéraient qu'ils étaient assez chauds, ils emmenaient les mules en batterie (« pariglia ») dans l'aire et comme dans un carrousel un paysan au centre de l'aire les conduisait pour qu'elles battent les épis et elles en fassent sortir les graines. Au même temps, d'autres paysans, munis de trident, empêchaient que la paille sorte de l'aire. Il ne manquait pas les invocations à Dieu, à la Vierge, aux Saints : « *Acchiana e scinni bbellu baiu comu lu ventu, ringrazziamu lu Santissimu Sacramentu* ».

Une fois battu, on attendait les vents pour séparer la paille du blé. Les hommes mettaient une capuche et avec le trident levaient la paille afin que le vent fasse son travail. On procédait à une première séparation du blé des impuretés avec une pèle et ensuite on continuait avec un crible. Un travail dur et long qui mettait à l'épreuve leur force physique et parfois leur santé. Au coucher du soleil, ils mangeaient ce qu'ils pouvaient et fatigués, ils s'allongeaient sur un matelas de paille, ils se couvraient avec un châle et ils s'endormaient en attendant que l'étoile polaire (« puddara ») se montre pour transporter avec les mules le blé au grenier et la paille dans la grange (« pagghialora »). Au lever du soleil, ils étaient prêts à recommencer.

A la fin de la deuxième guerre mondiale, les mules furent remplacées par les machines qui faisaient le même travail dans quelques minutes. Mais la fatigue ne diminua pas car la chaleur, la poussière et le bruit étaient infernaux et les rythmes de travaux beaucoup plus soutenus car dictés par la machine. Les risques sur le lieu de travail augmentèrent et beaucoup y laissèrent leur vie ou restèrent mutilés.

LES VENDANGES

Une fois le battage terminé, les paysans se consacraient à la récolte des amandes, du sumac et libéraient le terrain des chaumes pour la vendange.

La vendange était la fête du bonheur, car elle impliquait hommes, femmes, enfants, amis et famille. Chacun muni d'un couteau et d'un panier, se situait face à une rangée et coupait le raisin entre chants, plaisanterie et jeux de mots, pendant que les porteurs (« carriatura ») remplissaient les paniers (« tinneddi ») de raisin qui étaient transportées par des mules au pressoir. Le repas des vignes (« manciata ra vinnigna ») était très connu : les femmes allongeaient une nappe au sol et y posaient tout sorte de nourriture (pain, fromage, anchois, olives préparées, œufs durs, omelettes, le récipient de l'eau (« bbùmmaru ») et la flasque du vin. Tout le monde s'asseyait au tour de la nappe et après avoir remercié Dieu, ils commençaient à manger, entre deux rigolades. Au pressoir le raisin était déposé dans des grands cuves imperméables et quand on avait tout transporté, d'autres paysans, les pressoirs (« i pigiatura »), commençaient à presser le raisin, d'abord avec les pieds nus et ensuite avec une presse pour en faire du moût. Enfin le mout était transporté dans les maisons et versé dans les barriques dans lesquelles on ajoutait du moût cuit et des caroubes grillées afin d'aromatiser le nouveau vin.

LA RECOLTE DES OLIVES

A la fin des vendanges, les paysans se dédiaient à la récolte des noix, à l'élagage des arbres dont le bois était nécessaire pour cuisiner pendant l'hiver, à remplir les granges et ils commençaient à se préparer à la récolte des olives à laquelle participaient également femmes et enfants. Le secoueur (« cutuliaturi ») crampait sur les arbres et faisait tomber les olives avec ses mains. Au sol, les autres, accroupis, récoltaient une par une les olives tombées. A la fin, les sacs pleins d'olives étaient transportés par des mules au pressoir (« trappitu »), géré par des paysans experts en pressage d'olives. La première phase était la moulure des olives par le biais des deux grandes roues en pierre (moles) actionnées par des mules. On étalait alors la pâte ainsi réalisé dans des récipients (« coffi ») qui étaient passés sous un pressoir en bois qui avec un système de vis sans vin (« scrufini » et « vituni ») exerçait une forte pression sur la pâte et séparait le liquide des parties solides. Le liquide qu'il en sortait était drainé dans une cuves en bois pour la décantation. Après un peu de temps l'huile montait en haut, alors que l'eau restait en bas et permettait à l'expert (« u trappitaru ») de séparer l'huile à l'aide d'un bocal.

Dans les pressoirs le travail était très dur : il n'y avait pas d'horaires de fermeture ; les employées s'arrêtaient seulement quand la fatigue les obligeait à le faire ou si la faim se faisait sentir. Néanmoins, la pause durait très peu. La récolte des olives avait lieu aux mois d'octobre-novembre et il était déjà temps de labourer les champs pour les semailles de l'année suivante.

Aujourd'hui tout a changé. Dans l'espace de quelques décennies seulement, notre économie n'est plus majoritairement agricole, mais plutôt industriel, touristique ou commerciale. La manière de cultiver la terre a changé. De l'agriculture archaïque on est passé à l'agriculture mécanisée, de l'agriculture extensive à l'agriculture intensive et il semble qu'on aille vers un' agriculture en serre ou dans quelque mètre carré on peut obtenir des performances qui demandaient auparavant énormes extensions de terrain.

Mais, peut-on dire avec certitude : « il était une fois le paysan ? »

Le paysan ingénu, analphabète, brut, avec les mains calleuses, qui vivait toujours à la campagne, courbé par la houe, le visage plein de rides, noir de l'excessive exposition au soleil, qui allait au boulot en mule, celui-là certainement OUI.

Mais, a-t-il vraiment disparu ? Non ; et tant qu'il y aura l'agriculture, il y aura des paysans. Ils pourront avoir des noms différents : « viticulteurs, producteurs d'olives, pomiculteurs, opérateurs agricoles », mais parce que ils ont acquis une connaissance technologique spécialisée vers des cultures spécifiques. Ils font tous les travaux à l'aide de moyens mécaniques, ils ne moissonnent, ni battent, ni louent leurs bras, mais mettent à disposition leur cerveau. Ils se rendent dans les entreprises agricoles en voiture, bien habillées, travaillent huit heures par jour, gagnent bien leur vie, mais restent des travailleurs héritiers de paysans d'antan.

Vincenzo Comparato

Pg 128

Qui mieux sème, mieux recueille (Proverbe)

La terre labourée est la même partout. (Andrej Tarkovski)

Pg 129

Nous somme tous nés depuis l'eau et la terre.... (Ermanno Olmi, Terra madre)

Avions-nous besoin de connaître la terre qui nous avaient laissé leurs pères ? Le passé était-il à oublier ? (Salvatore Ribaudò, Gio' Pietralunga)

Pg 130

De ce type de plaine, de cette terre sans mesure, qui déjà nous confond entre jour et nuit, entre départ et arrivée, entre richesse et bruit, entre droit et service, entre innocent et criminel, entre droit et carnaval,....Dans cette terre sans fleuves, dans cette terre avec plein de fleuves....et cet argent qui n'a pas d'odeur, et ces rues sans loi, ces étables sans troupeaux,.....le destin est loin, à la fin de l'aventure (Francesco de Gregori, Adelante ! Adelante !)

Pg 131

Nettoie le terrain en temps humide, labore avec la chaleur, sème au bon moment. (Proverbe)

Le travail est la seule chose qui donne matière à la vie. (A. Einstein, Lettera al figlio)

Pg 132

....ceux qui ne l'ont pas vu, les jeunes, devraient le voir.... (Salvatore Ribaudò, Gio' Pietralunga)

Pg 133

Qui sème dans la terre épaisse, aura sûrement bonne chance. (Proverbe)

...et il n'aurait pas pu se répéter qu'avec le souvenir. (Milan Kundera, La lenteur)

Pg 134

Après une mauvaise année, sème. (Proverbe)

Il est juste que cette terre, riche en beauté, se fasse beaucoup d'admirateurs, riche de biens convoités et riche d'esprits nobles. (Lucrezio)

Pg 135

...qui sue, qui lutte, qui vie tout seul, qui a fait la guerre, qui meurt au travail, qui a tort ou qui a raison, qui écrit sur les murs, qui réagit instinctivement, qui a perdu, qui mange une seule fois, qui écrit des poèmes, qui mange des pommes de terre, qui boit un verre, qui est paysan, mais le ciel est toujours bleu. (Rino Gaetano, Ma il cielo é sempre più blu)

Pg 136

Qui sème dans la vigne, ne fait pas de récolte. (Proverbe)

Il faut de l'amour, pour grandir à la campagne avec les mots durs qui donne la terre, parler juste ce qu'il faut pour se faire entendre par l'autre paysan. (Giuseppe Giovanni Battaglia, Ci voli amuri)

Pg 137

Seulement les hommes forts et avec une forte conscience peuvent résister long temps dans la rue et dans une place autant que les paysans : ces sont des êtres sans malice, qui sont forts de la propriété et de la genuinité des matières qui traitent en publique : la culture de la terre et les affaires. (Nino Savarese, L'intimità – Storie in Provincia)

Nous ne sommes pas seulement nés de notre mère, mais aussi de la terre qui pénètre en nous, jour après jour, à chaque bouchée qu'on mange. (Paracelsus)

Pg 138

La terre aime le fer, la charrue qui brise les mottes. Le paysan est père/mère du jardin ; quand une plante meurt, dans son cœur tombe une ombre de silence. (Giovanni Dino, Un albero che nutre la terra di cielo)

Le grand soleil avait absorbé la turbulence des hommes autant que la dureté de la terre. (Giuseppe Tomasi di Lampedusa, Le Guépard)

Pg 139

Dans le passé la vigne était très diffusée dans le territoire de Ciminna, car il y avait un proverbe : qui a une bonne vigne, a du pain, du vin et du bois. Le soin de la vigne coûtait cher, car la terre devait être travaillée huit fois par ans (squasari, refunniri, rincusari, ritirzari, riquartari, zappari, passari e ripassari). (Nito Graziano, Canti e leggende, Usi e Costumi di Ciminna)

Pg 140

Le travail n'est pas une honte; la paresse est une honte. (Hésiode)

Pg 141

Eau et houe font l'oignon. (Proverbe)

Pg 142

...Pomper l'eau depuis le canal, peu de foin dans la grange, trop à faire, me préparer à manger, un œil toujours au potager quand il fait noir (Battisti-Mogol, Le allettanti promesse)

Il travailla comme un lion. Il était heureux pour la bonne année, pour la rente copieuse qui on avait obtenu. (Salvatore Ribaudò, Vivula Vivula)

Pg 143

Sur l'argile rouge les plantes poussaient en désordre : des fleurs poussaient ou Dieu le voulait... (Giuseppe Tomasi di Lampedusa, Le Guépard)

Pg 144

Le matin, au réveil quand le coque m'ouvre les yeux à quatre heures...tout fait très tôt, petit déjeuner dans le panier et puis la houe, la terre et le soleil, l'ombre d'un pin et ce qu'il faut....et le désir qui monte au retour après que le jour meurt encore une fois. (Battisti-Mogol, La canzone della terra)

Pg 145

Dans le terme campagne est implicite un sens de transformation de la terre avec le travail. (Giuseppe Tomasi di Lampedusa, Le Guépard)

Ce qu'il faut faire, fais le vite (Proverbe).

Pg 146

Ce qu'on commence, il faut le terminer (Proverbe).

La terre basse, basse Seigneur, et on creuse bas, sueur et sueur. (Giuseppe Giovanni Battaglia, La terra vasca)

Pg 147

Les visages expressifs d'une agriculture sans additifs, visages honnêtes physionomie de champs labourés, des pâturages. (Ermanno Olmi, Terra madre)

Pg 148

Par temps des chardons, le couteau sert au patron (Proverbe)

Aujourd'hui, je sais qu'il y a beauté et beauté ; cela vaut aussi pour les lieux, pas seulement pour les personnes. Ici il n'y a pas des déserts tissés par les vents ou montagnes qui donnent sur des lacs, golfes où la mer et le soleil s'embrassent sur la ligne de l'horizon, mais juste une tranquille file de vignes, de montées et des bassins ; Qui travaille la terre fait comme s'il ne le voyait pas : lui semble vanité pour les feignants s'arrêter à regarder la vallée quand l'ombre tombe ou le soleil filtre dans les bois e trace un chemin. Ce n'est pas de la méprise ou manque d'attention, seulement l'habitude. La terre est la terre, le bois est le bois et la vigne est la vigne. Personne perd son temps à se rappeler quand elle est apparue et par la main de qui.... (Benedetta Cibrario, Rosso vermiglio)

Pg 149

Creuse bien houe dans la vigne et extirpe les mauvaises herbes (Proverbe)

La mémoire lui revenait avec avarice et, soudains, aux souvenirs se mélangeaient événements d'autres lieux et d'autres temps. (Angelo Fiore, Il supplente)

Pg 150

Par exemple, j'aime la rue avec le vert brûlé, mieux si tard, taches plus sombres, sans la rosée avec les figues de barbarie et les épines des chardon. (Rino Gaetano, Ad esempio a me piace il sud)

Je lui coupe la tête, je lui coupe la queue, je la coupe à moitié et j'en sort une dame (Devinette ; solution : une figue de barbarie)

Pg 151

Quand la campagne meurt, et il est temps de raisin et pommes, il est temps que les vacances finissent, temps de la rentrée, il est temps...temps passé. Quand la campagne meurt me fait penser à des fêtes durant lesquelles Don Vincenzo, assis sur l'esplanade, racontait des histoires et le temps me semblait tellement loin. Quand la campagne meurt, les rues sont pleines d'enfants, l'odeur du moût dans l'air et le soir dans les ruelles, sous les balcons l'amour ancien, le véritable amour. Quand la campagne meurt, je serre entre mes mains ce peu de soleil et les feuilles et le vent danse tressé et je ne bouge pas, allongé sur la pelouse, et je t'entends, je t'entends encore. (Enzo Cucco, Quannu'a campagna mori)

Pg 152

Comment ça s'est passé avec les fèves ? Ca s'est mal passé ! La maladie les a toutes mangés cette année. C'est à cause de la pluie qui a été rare.... (Giovanni Verga, *Jeli il pastore*)

Pg 153

« Grace à Dieu, il me semble que tout soit comme d'habitude » « Il n'y a rien à dire ; tout est resté comme avant, mieux qu'avant à vrai dire ». (Giuseppe Tomasi di Lampedusa, *Le Guépard*)

Pg 154

Ce n'est pas nostalgie, ça s'appelle culture (Martin Scorsese).

Pg 155

Qui sème le fèves sans engrais, au moment de la récolte reste avec les mains vides (Proverbe).

Herbes qui l'on connaît pas, on la coupe pas (Proverbe).

Pg 156

Autrefois la campagne était plus vive, il y avait des personnes et du travail commun. Quand arrivait le jour parfait pour la moisson ou les vendanges, on s'aidait avec l'un l'autre car il n'y avait pas encore de machines et les bras ne suffisaient jamais. C'était des moments de fatigue, sueur et gros mots, mais aussi de joie, sourire. C'était la seule réalité que l'on connaissait, car ce n'était pas possible à l'époque d'en avoir d'autres. Il se rappelait de ces moments avec plaisir et il savait qu'en partie ça était du au fait que ces souvenirs étaient soutenus par le souvenir de sa jeunesse ; la jeunesse que quand elle est là, elle ne fait pas de bruit, mais quand elle est partie, elle laisse un véritable silence absolu. Il pensa qu'il n'y avait aucun mérite à être jeune et aucune culpabilité à plus ne l'être. Le problème est la mémoire, car quand tu l'appelles pour lui demander des avis sur les temps passés, presque toujours elle te raconte des mensonges. (Giorgio Faletti, *Spugnole, pochi inutili nascondigli*)

Mais il fait des films, prend des photos.....il a dit qu'il veut aller à la campagne. Mais que'est-ce qu'il y en été à la campagne ? Il attend de voir les hommes, la moissonneuse. (Salvatore Ribauda, *Gio' Pietralunga*)

Pg 157

...à cette époque il n'y avait pas de moissonneuse au village. Le blé, on l'obtenait en faisant marcher les mules sur les épis. (Salvatore Ribauda, *Gio' Pietralunga*)

Pg 158

La paille retombait au sol s'étalait comme une énorme demi-lune blanche et le blé doré s'écartait proprement, comme une rue du soleil.... (Giacomo Giardina, *Paglia al vento*)

Pg 159

*Le propriétaire de la terre prend le choix d'une plaine ventilée, presque toujours le sommet plat d'une bosse dans le terrain, où tous les faisceaux sont empilés. A côté du grand monceau, s'étend une surface de forme circulaire, nettoyée de la paille et des herbes, balayée jusqu'à que la terre forte devient comme du carrelage. Les faisceaux sont alors libérés comme un lit qui arrive aux genoux des mules qui vont l'écraser. Un homme reste au centre de l'aire, comme un dompteur de chevaux au cirque, il tient dans une main les rênes et dans l'autre une cravache et il pousse les mules ou les chevaux au trot autour de l'aire : pendant toute la journée, sous le soleil, dans la lumière éblouissante, sauf quelque pause, le blé est ainsi séparé de la paille, qui est levée dans l'aire est reste en surface. (Louise Hamilton Caico, *Vicende e Costumi Siciliani*)*

Pg 160

Lève la paille tant qu'il y a du vent (Proverbe)

Pg 161

*...un moissonneur s'arrêta pour boire de l'eau dans une amphore en argile...(Salvatore Ribaldo, *Gio' Pietralunga*)*

Pg 162

*L'aire est un endroit sur une colline dominée par les vents. Hommes et animaux coulent dans la paille. Les hommes crient et fouettent les animaux qui courent, qui font pitié et parfois tombent épuisés. Un peu à la fois, on lève la paille quand il y a du vent. Les paysans se couvrent avec un foulard et laissent tomber la chemise sur le pantalon. Les fourches sont bougées, le blé levé retombe au sol. La paille se tasse peu loin : des bouts d'épis volent dans les vents et brillent au soleil comme une pluie dorée. Engin le blé est entassé et propre. Combien il y en aura ? Pas beaucoup ; l'année n'a pas été bonne, les faisceaux ne donnent pas... (Emanuele Navarro de la Miraglia, *Paesaggio – Storielle Siciliane*)*

Pg 163

*La campagne était un manteau dorée...il me rappela la moissonneuse qu'ils étaient en train d'assembler dans un champ peu loin du village. Rouge, elle travaillait jusqu'à le soir. (Salvatore Ribaldo, *Gio' Pietralunga*)*

Pg 164

*...il pensait à la moissonneuse... comme un monstre à la bouche énorme, dévorait les épis et soudain du ventre, par deux voies séparées sortait le blé et la paille. C'était une chaleur infernale. (Salvatore Ribaldo, *Gio' Pietralunga*)*

Pg 165

Culture et agriculture ont une connexion étroite et parfois coïncident....parler d'art est très approprié ; ce que l'on est en train de préserver, depuis vingt ans, est un patrimoine de traditions locales, traditions gastronomiques, de culture de la production qui risquait d'être perdu. C'est dans le lien substantiel entre la créativité de l'art et l'engagement créatif, dans la tutelle de l'originalité des valeurs qui sont l'opposé de la production en série, globalisée, le « fast food » en peu de mots. (Vittorio Sgarbi)

Pg 166

Prends, entre temps, du blé, de l'orge, des fèves, des lentilles, du millet, de l'épeautre, mets les dans un récipient et fais en du pain : Tu en mangeras pendant tous les jours qui tu resteras allongé sur tes cotés, donc pour cents-quatre-vingt-dix jours (La Bible, Ézéchiel 4,9-10)

Pg 167

Beaucoup d'importance était donnée à la culture de la vigne : qui bien creuse, bien recueille (Vito Graziano, Canti e leggende, Usi e costumi di Ciminna)

Pg 168

Je voudrais oublier l'arrogance et l'abandon, la paresse et les mots en liberté. Je voudrai être ailleurs comme dans un rêve, par autres chemins. M'arrêtent mes racines, le sang de mes ancêtres me parle, ma terre dure et parcimonieuse, les copains de ce chemin qui est la vie ici. Et si la raison voulait, elle devrait abandonner, le cœur me repousse dans le ventre de cette ville qui m'appartient avec ses gens et ses saisons tourmentés. Alors, je reste. (Tommaso Romano, Una finestra sul Cassaro)

Pg 169

....ils prenaient la bouchée du matin... (Salvatore Ribaudò, Gio' Pietralunga)

Pg 170

....on récoltait les olives... (Salvatore Ribaudò, Gio' Pietralunga)

Pg 171

....il regardait le soleil et pensait aux oliviers. (Salvatore Ribaudò, Gio' Pietralunga)

...à l'heure du repas de midi tout le monde était fatigué, on mangeait vite, debout et sous un arbre...(Salvatore Ribaudò, Gio' Pietralunga)

Pg 172

Tu commanderas....qu'on te porte de l'huile pure d'olives écrasées pour le candélabre, afin de garder la lampe tout temps allumée. (La Bible, Exode, 27,20)

Pg 173

En Sicile on a tout. Il nous manque le reste. (Pino Caruso)

La poule qui marche, revient avec le goitre plein. (Proverbe)

Pendant des années vous avez tenu à la pauvreté en pauvreté... C'était la seule vie connue.. (Erri de Luca, Non ora, non qui)

Pg 174

...On sentait le parfum du fromage, du pain frais et de la viande cuisinée. (Salvatore Ribaudò, Gio' Pietralunga)

Dans la maison du fermier, s'il n'ya pas de pain, il y a du fromage.

La maison a autant d'espace que le veut son patron (Proverbe)

Qui chasse sans chien, revient à la maison sans lièvre. (Proverbe)

....c'est bien qu'on goûte du vin de cet homme talentueux : peut-être que comme il est ci-fait, on ne le regrettera pas. (Boccaccio, Decameron)

Pg 175

...et comme il n'y avait pas de fenêtres et que la porte était ouverte pour laisser rentrer un peu de soleil, il s'arrêta sur le seuil : dans le noir, à l'intérieur, on voyait entassées sacoches et outils pour les mules. (Giuseppe Tomasi di Lampedusa, Le Guépard)

Pg 176

Testo originale in siciliano / Garder le texte original en sicilien (Salvatore Di Marco, Sapiddu si spunta)

Pg 177

Quand tout semble s'arrêter, la roue tourne. Quand on ne revient pas en arrière, quand t'as compris que la vie n'est pas juste comme tu la voudrais, quand se faire une raison voudra dire vivre, tout le monde t'as dit que pour eux c'est facile, quand il y a un peu de soleil et tu y comptais un peu et la vie est un peu plus forte de ton répondre encore « non », quand la blessure brûle, ta peau se soignera. (Ligabue, Il giorno di dolore che uno ha)

Nous devons aller sans arrêt, tant qu'on n'est pas arrivé. Où allons nous ? Je ne le sais pas, mais nous devons y aller. (Jack Kerouac, Sulla strada)

Pg 178

Il avait dans une main une canne avec un bout lissé et se promenait léger comme un chat, comme quelqu'un qui tient à ne pas se salir les chaussures. (Giuseppe Tomasi di Lampedusa, Le Guépard)

Ce n'est pas vrai. Le voyage ne finit jamais. Seulement les voyageurs finissent. Et même eux peuvent perdurer en mémoire, en souvenir, en narration...la fin d'un voyage n'est que le début d'un autre... (José Saramago, Viaggio in Portogallo)

Pg 179

Qui va à pieds à avril et mai, monte à cheval le reste de l'année. (Proverbe)

Part quand il fait jour, non pas quand il fait noir. (Proverbe)

Ne fait pas l'éloge du jour, avant que le soir soit arrivé. (Proverbe)

Pg 180

Ciel et terre tourner. Rien s'en va sans revenir (Kenzaburo oe, Il grido silenzioso)

Quand tu vois que le passage est difficile, prend la mule par les rênes (Proverbe)

Quand on ne revient pas en arrière, quand t'as compris que la vie n'est pas juste comme tu la voudrais, quand se faire une raison voudra dire vivre, tout le monde t'a dit que pour eux c'est facile. (Ligabue, Il giorno di dolore che uno ha)

Pg 181

Au retour de la campagne, la première chose qui je veux trouver c'est une assiette pour manger et un verre pour boire ; au retour de la campagne, la deuxième chose qui je veux faire est parler de toutes les choses qui j'ai à dire et quelqu'un devra écouter ; Femme, tu dois m'écouter ! La troisième chose, quand j'aurai terminé, est aller au lit, au lit tôt je veux aller. (Battisti-Mogol, La canzone della terra)

Pg 182

...Quelque mule passait et la grande cloche de l'église continuait à sonner...(Salvatore Ribaud, Gio' Pietralunga)

C'était très beau mais l'été est fini. C'était très beau mais les ombres du soir se prolongent. Ne me demande pas ou porte la route, seulement suis la et marche. Je ne vieilli pas et plus rien ne m'emprisonne. (Franco Battiato, Ainsi va le monde)

Pg 183

...Les mules, il y a des jeunes qui ne les connaissent pas...(Salvatore Ribaud, Gio' Pietralunga)

Mule qui tarde, revient chargée. (Proverbe)

Serre bien ta musette et chante. (Proverbe)

Et j'aimais marcher seul sur les chemins ombragés de montagne, dans le mois où les feuilles changent de couleur, avant m'endormir à l'ombre du destin (Franco Battiato, Auto da fe)

Pg 184

Testo originale in siciliano / Garder le texte original en sicilien (Mario Gori, Partiri)

Pg 185

...il pensa de sortir à la fenêtre pour saisir le moment ou les paysans partaient à la campagne. (Salvatore Ribaudò, Gio' Pietralunga)

... Quand tu te lèves et tu te sens brisé, fais toi courage et va à la rencontre de ton jour, ne revient pas sur les même pas, il ne suffirait qu'un instant... (Edoardo Bennato, Un giorno credi)

Pg 186

... On sentait le bruit d'un pied de mule. (Salvatore Ribaudò, Gio' Pietralunga)

J'avais un âne qui était vraiment bon... (Chanson populaire)

A' ssa benerica

... Déjà prêt à cheval... (Salvatore Ribaudò, Gio' Pietralunga)

Pg 187

Testo originale in siciliano/ Garder le texte original en sicilien (Salvatore Di Marco, La strata)

Il éperonnait le cheval pour aller plus vite... (Salvatore Ribaudò, Gio' Pietralunga)

Pg 188

... Siffle le paysan et pense aux jours de repos. (Giacomo Leopardi, Il sabato del villaggio)

L'âne boiteux profite de la vie. (Proverbe)

Pg 189

Qui n'écoute pas les anciens, accroche la musette au mauvais endroit (Proverbe).

Pg 190

Marcher à coté de ce paysan qui peut-être fait le même chemin, parler du raisin, du vin, qui est encore un luxe pour lui qui le produit, mais je ne sais pas comment faire ! Si je dois le dire, mais à qui ? Si jamais quelqu'un comprendra, sera surement quelqu'un comme moi. (Rino Gaetano, Ad esempio a me piace il sud)

Pg 191

Encore une fois le prince se trouva face à une énigme sicilienne; dans cet île secrète, ou les maisons sont barrées et les paysans disent ne pas connaître le chemin pour le village dans lequel

ils vivent et que l'on voit là, sur la colline, à cinq minutes de route, dans cet île, malgré son luxe enveloppé de mystère, la discrétion est un mythe. (Giuseppe Tomasi di Lampedusa, Le Guépard)

Pg 192

Il était arrivé à l'abreuvoir, peu loin des maisons, et il n'avait pas rencontré une seule âme vivante (Nino Savarese, Il Richiamo – Storie di provincie)

On va et on vient de toutes façons.../ On pense « une vie ne suffira pas »/ on va et on vient en tenant la vie par la queue/ au cas où Dieu ne soit pas là/ on va et on vient tous serrés l'un avec l'autre, tous droits/ on va et on vient toujours/ entre plaisir et douleur plus au moins / on va et on vient comme on peut, comme on veut / on naît seul et on va seul /c'est au milieu qui on rencontre ce grand trafic / on va et on vient à la recherche d'un sens / et après, à la fin, le sens est tout ça / on va et on vient dans une comédie humaine et il y a qui l'explique et il y a qui vie et qui va. (Ligabue, Si viene e si va)

Pg 193

Seigneur, désormais on est en train de disparaître... On m'a dit qu'en Italie on est plus que cent mille... C'est vrai, on est que des animaux...mais le grand Homère nous a chanté avec des vers sublimes et même Toi, Tu as monté l'un de nous ! Préserve nous Seigneur ! Que serait une crèche sans âne ? Que serait-il le monde ? Il y a toujours besoin d'un âne qui trace en silence sans se montrer à la télé ; il faut toujours un âne qui sache seulement donner et jamais prendre, jamais voler !

Seigneur, sauve les ânes : ces sont eux qui sauverons le monde ! (Terra Tashi, Prière de l'âne)

Personne n'est vraiment mort si l'on s'en souvient toujours. (Dennis Lee, Un segreto tra di noi)

Pg 194

Il était arrivé à l'abreuvoir, peu loin des maisons, et il n'avait rencontrés une seule âme vivante (Nino Savarese, Il Richiamo – Storie di provincie)

On promenait un peu les chevaux pour les rafraichir avant les emmener à l'abreuvoir (Giuseppe Tomasi di Lampedusa, Le Guépard)

Un âne avec un pas constant, un compagnon de ton retour, mesure la distance au long de la fin du jour (Fabrizio De André, il ritorno di Giuseppe)

Pg 195

Réflexions et souvenirs d'un sexagénaire

Pg 196

Réflexions et souvenirs d'un sexagénaire

Il était une fois (à Ciminna) une petite communauté paysanne dans laquelle l'élevage était un accessoire nécessaire à l'agriculture de l'époque ; ainsi, les paysans élevaient des juments pour la production des mules, qui étaient le moyen le plus important pour le transport et la culture des terrains.

Le bruit des pieds des équins sur la chaussée quand il faisait encore nuit, annonçait le départ des paysans vers les champs.

Plusieurs agriculteurs, complétaient leurs revenus par l'élevage de petits bovins et presque toute les familles possédaient une ou deux chèvres pour la production du lait et la consommation directe; fréquemment on pouvait voir dans les rues du villages des cages à six, huit poules pour la production des œufs.

L'abatage locale, dans les années cinquante, comptait un exemplaire bovin par semaine, tandis que dans l'espace de quelques décennies on est passé à huit exemplaires de grande taille et cinq ou six de taille moyenne, toujours pour la consommation locale.

Avec l'arrivée des tracteurs, les bêtes de sommes ont disparu et seulement quelques juments pour les amateurs ont survécu

On entend plus le bruit des équins, mais le bruit mécanique des moteurs.

La production locale de lait et d'œufs s'est complètement arrêtée, tandis que une pléthore d'épicerie et hypermarchés a été construite.

Nino Di Bella

Pg 197

...Et sur l'île de Trinacria tu verras : ici , en grand nombre les vaches paissent au soleil et les troupeaux, sept troupeaux de vaches et beaucoup de moutons, par groupe de cinquante ; il n'y a jamais d'accouchement, ni de mort entre eux : deux déesse les gardent, deux nymphe aux belles boucles. (Homère, Odyssée, L.XII)

Pg 198

Tôt le matin on rencontrait les premiers troupeaux qui avançaient comme des marées troublées, guidées à coup de cailloux par les bergers habillés en cuir. (Giuseppe Tomasi di Lampedusa, Le Guépard)

Pg 199

Testo originale in siciliano/ Garder le texte original en sicilien (Domenico Modugno, Notte chiara)

Pg 200

Dieu a une affection particulière pour les bergers : ces sont des individus habitués à la nature, au silence et à la patience. Ils possèdent toutes le vertus nécessaires pour communiquer avec l'univers. (Paulo Coelho, Brida)

La laine était assouplie et dorée par les premiers rayons de soleil. (Giuseppe Tomasi di Lampedusa, Le Guépard)

Pg 201

Ensuite, il fallait débrouiller litiges obscurs de priorité entre les chiens berger, les braques pointilleux, et après cet intermezzo assourdissant on tournait vers une montée et on se retrouvait dans le silence immémorial de la Sicile pastorale. (Giuseppe Tomasi di Lampedusa, Le Guépard)

Pg 202

Qui ne ramène pas les moutons à la bonne heure, ne ramène ni les moutons, ni la laine. (Proverbe)

Pg 203

J'ai un agneau et je le mange avec un peu de pain; s'il n'y a pas de pain, je le mangerai avec ce que j'ai. (Sara Favaro', Tuli', Tuli', Tuli')

Pg 204

Les voilà, toujours alertes : appuyant leur vie glorieuse sur un bâton plein de nœuds, regardent avec nostalgie le village, de loin, et lui demandent au moins un peu d'eau de source brillante, un lent son de cloche, car au village tu souriais un jours divin, caressée par la famille à tes cotés. (Giacomo Giardina, I pastori)

Pg 205

Lait de chèvre

Ricotta de brebis

Et tome de vache

Pg 206

Ricotta et miel, mange en quantité. (Proverbe)

Pg 207

Ils apportèrent du miel, de la crème, des brebis et des fromages de vache. Ils apportèrent ces choses à David et au peuple qui était avec lui, afin qu'ils mangeassent; car ils disaient: Ce peuple a dû souffrir de la faim, de la fatigue et de la soif, dans le désert. (La Bible, Samuel 17,29)

Pg 208

Tonds le mouton, mais ne l'écorche pas. (Proverbe)

Pg 209

L'élevage prédominant était celui des ovins...(Arturo Anselmo, Ciminna, Materiali di Storia tra il XVI e il XVII secolo)

Pg 210

Désormais berger et paysans jettent leur habilles et montent sur leurs voitures avec des grandes chemises blanches ; au même temps des immeubles poussent sur le goudron qui sèche sur des nouvelles rues : le vert de l'école maternelle qui disparaît !...la magie moderne arrive violemment... (Giacomo Giardina, Tirando le somme)

Pg 211

Ils se tenaient debout avec les yeux stupéfiés dans des visages parfaitement rasés et cuit par le soleil. Ils dégageaient une odeur de troupeau. Le Prince leur parla avec cordialité, dans son dialecte stylisé, s'informa de leurs familles, de l'état du bétail, des promesses de la récolte. (Giuseppe Tomasi di Lampedusa, Le Guépard)

Pg 212

...non, je ne veux pas, je préfère rester ici. J'ai une vache et un cochon, je ne peux pas les abandonner comme ça.... (Battisti-Mogol, Le allettanti promesse)

Pg 213

Aujourd'hui, mécanisés, nous les berger sans fumée dans les yeux. Greniers, baies, arbre sauvages déjà disparus, les trayeuses automatiques qui traient les vaches : les laitiers parlent un langage incompréhensible à nous, vieux bergers, restés comme ombres dans un perspective. (Giacomo Giardina, Ombre in prospettiva)

Pg 214

Maintenant les sauvages du matin restent accroupis, avec la tête sur le dos....en train de traire le lait parfumé des seins durs pour la force de l'abondance. (Giacomo Giardina, I pastori)

Pg 215

Métiers

Pg 216

Métiers

Ciminna, village de colline qui vante des traditions centenaires et la paternité de personnages illustres qui ont fait histoire et culture dans la société italienne.

Ciminna « l'ubertosa » (*fertile*) qui a formé maitres artisans qui ont laissé leur trace dans notre architecture urbaines, traces qui malheureusement aujourd'hui ne sont pas très visible à cause de la dévastation du développement immobilier des années '70 et '80.

Avec timidité, quelque artisan résiste encore, mais...il était une fois...dans un temps pas trop lointain... « Le menuisier, le forgeron, le plâtrier, le maçon, le boulanger, le couturier, le barbier, le cordonnier, etc.... » Ils constituaient le commerce productif qui maintenait un grand nombre de personnes. Malheureusement ou par chance, les années '90 sont arrivées avec internet et la technologie, annihilant des métiers qui voyaient l'artisan comme un maitre, avec son savoir-faire et sa manualité, qui arrivait à doter la société d'une art que l'homme avait appris au cours des millénaires. Aujourd'hui on peut considérer l'artisan comme un professionnel en voie de disparition. Peut-être que dans une société qui commercialise tout et ne produit rien et dans laquelle la publicité a rempli les maisons d'objets poubelles, un jour il y aura encore la place pour ceux qui avec leurs main réussissent à donner forme et harmonie aux choses.

Dans une société qui propose le modèle de la production en masse et la distribution, on a perdu le concept d'atelier artisan comme lieu où la transmission du savoir et la rencontre entre l'artisan et ses clients se manifestait. L'artisan concentrait dans son savoir-faire plusieurs domaines professionnels parmi lesquels primaient la créativité, l'originalité, l'esprit d'entrepreneur, la flexibilité d'entreprise et la capacité de se renouveler. Le lieu de travail et celui de résidence étaient un ensemble unique, où les rythmes de la production se coordonnaient avec ceux de la vie domestique.

Avec les mutations sociales, culturelles et politique qui se sont succédées au cours des dernières décennies et à cause de la rare propension à l'organisation du secteur pour l'adapter de manière adéquate à la demande du marché, l'artisan a perdu ses traditions. Dans l'évolution historique de la société on peut remarquer, non seulement la perte des métiers autrefois au centre de la collectivité, mais aussi la perte des relations entre individus. Qui peut imaginer la quantité de métiers qui ont disparu à Ciminna et dont on a pas la connaissance ; comme par exemple, le tannage (dont il ne reste que le nomme d'une rue : via Conceria), le métier du meunier (dont il ne reste que les ruines des moulins à eau), le charretier, qui avec sa charrette transportait des marchandises allant dès produit de saison au matériel de construction, souvent traités par un intermédiaire (« sensale »), les travailleurs de l'argile, les producteurs de linge avec le métier à tisser, les producteurs de barriques (« vuttaru » ou « varrilaru »), tous métiers considérés de exécution difficile et nécessitant d' un spécialiste.

Un autre métier disparu est le rétameur. Son travail consistait à fondre l'étain et faire des soudures pour réparer récipients divers. Assister au travail d'un forgeron était un véritable spectacle, en train de forger les fers à cheval ou de battre son marteau avec un rythme mécanique : le fer chaud perdait sa dureté et pouvait être modelé pour en faire des outils.

Il y avait beaucoup de menuisiers qui utilisaient les planches en bois pour en faire portes et fenêtres.

Et il y avait les cordonniers qui faisaient des chaussures sur mesure, indestructibles ! Mais sa véritable valeur ajoutée était, compte tenu des finances modestes des familles des paysans, la capacité de réparer les chaussures. Les chaussures neuves étaient réservées aux jours de fêtes. C'était beau de les voir au travail et il n'était pas rare que quelqu'un se promenant s'arrête à discuter avec eux, devant le petit banc noirci des outils qui se tenait à peine debout, plein de petits clous et de petits outils. La patience, la zèle et la passion complétaient le travail de l'artisan.

On se rappelle, aussi, des gardians de champs, qui organisaient et surveillaient les fiefs, les moissonneurs et les « *spiculari* » qui ramassaient les épis qui restaient sur le terrain, l'expert en boutures dont le savoir-faire consistait dans la maîtrise, souvent du à l'expérience, de la compatibilité entre plantes.

Côté féminin on avait les couturières et les brodeuses, métiers souvent pratiqués pour préparer la dot des jeunes filles. En fonction de l'extension du tissu, le travail se pratiquait avec des métiers à tisser de taille et fonction différents. Il ne faut pas oublier le travail au crochet et celui au tricot, qui étaient plus souvent pratiqués par les anciennes ; elles se réunissaient devant les portes des maisons et se racontaient leur passé. Ces métiers se transmettaient de mère en fille.

Quand un métier comme ceux photographiés par Eduardo disparaît, on perd également un bout de mémoire et d'identité.

Autrefois, l'économie du village se basait sur les paysans et les travaux d'artisanat. Il s'agissait de métiers de grande patience, précision et humilité qui reflétaient le style de vie de la communauté, basé sur la fatigue, sur le travail et sur des valeurs désormais disparus.

Beaucoup de ces activités artisanales ont disparu car elles ne se sont pas adaptées à la réalité économique de l'époque et à l'évolution technologique. La Fédération Nationale Petites Entreprises (FENAPI), compte tenu de la dimension alarmante que le problème du chômage des jeunes a atteint, propose depuis long temps des aides en faveur des entreprises artisanes, par exemple dans la technologie des processus productifs et commerciales, sans pour autant mortifier la créativité qui caractérise ce type de métier. Le problème a une importance particulière dans un moment historique tel que le présent, dans lequel l'économie nationale et spécialement méridionale traversent une crise sans précédents avec une chute des niveaux de production et d'emploi. Nous du FENAPI sommes convaincus que dans les moments de difficulté il faut se projeter avec élan et courage, en cherchant de restituer à l'homme la satisfaction du faire.

Salvatore Mannina
(Responsable local FENAPI)

Pg 221

Le fer n'est-il pas chauffé et forgé avant qu'on lui donne sa forme définitive ? (Salvatore Milazzo, Padre Vittorio Salmeri, Una vita donata per amore)

Bats le fer tant qu'il est chaud. (Proverbe)

Pg 222

Ne juge pas l'art si tu ne la connais pas. (Proverbe)

Pg 223

Pareillement, le forgeron qui s'assoit près de l'enclume, en train de travailler le fer ; le feu de la braise qui torture la chair pendant qu'il se bat contre la chaleur de la forge ; le bruit assourdissant du marteau, pendant que ses yeux sont tournés vers le modèle....il met son cœur au service du travail, et ses veillées.... pour nettoyer le four. Tout le monde....place sa confiance dans leurs mains et chacun d'entre eux est maître de son propre métier. Sans eux, on ne pourrait pas édifier une ville, on ne pourrait pas y habiter, ni vivre... Ils soutiennent les choses du monde. (Ecclésiastique)

Pg 224

Evidemment, dans ma mémoire leurs images sont prêtes. Ni je rappelle l'image de l'image. (Agostino, Confessions)

Pg 225

Qu'est-ce que t'en sais....du soleil qui traverse les greniers, qu'est-ce que t'en sais d'un monde tout refermé dans une rue. (Battisti-Mogol, Pensieri e parole)

Pg 226

Un coup à la barrique et un autre au cercle. (Proverbe)

Pg 227

Puis quand tout est éteint et tout se tait, on entend battre le marteau, la scie du menuisier, qui veille dans l'atelier fermé, et se dépêche à fournir l'œuvre avant que le soleil ne se lève. (Giacomo Leopardi, Il sabato del villaggio)

Pg 228

Testo originale in siciliano / Garder le texte original en sicilien (Antonio Saitta, 'A circa squagghia)

Pg 229

Le dit mon ami, mon ami qui vend le thé, que pour vivre tu dois inventer ; ça suffit de réfléchir, il vend son paquet plein de joie aux dames. (Luca Dirisio, Il mio amico vende il tè)

Pg 230

Il boit de l'eau pour ne pas avoir de l'eau et s'il avait de l'eau il boirait du vin (Devinette ; solution : le meunier)

Pg 231

Le premier qui arrive au moulin, moule. (Proverbe)

Pg 232

Ni champs, ni antres, ni cavernes dans ma mémoire, innombrables et sans fin plein de genres diverses de choses innombrables...parmi autant de richesse je traverse, presque en vol, par-ci et par-là, et je pénètre tant que je peux sans rencontrer limites : telle est la puissance de la mémoire, telle est la puissance de la vie d'un homme qui pourtant vit normalement ! (Agostino, Confessioni)

Pg 233

On devient bâtisseurs de maison en construisant des maisons, joueurs d'harpe en jouant l'harpe. Et on apprend à devenir justes en accomplissant des bons actes. (Aristotele)

Dès l'œuvre on reconnaît le maître (Proverbe)

Pg 234

....et je fis trésor de la leçon de Goethe, selon lequel il n'existe pas d'action qui l'on ne pourrait pas ennoblir soit en agissant, soit en acceptant. (Viktor E. Frankl, Oltre il lager : dare un senso alla vita)

Pg 235

Cordonniers au travail, avec leur tablier découpé en cuir, teint de brai et aniline, et le bruit sourd de leur marteau sur le cuir. (Giovanni Pascoli)

Pg 236

La mémoire lui revenait avec avarice et aux souvenirs soudains se mélangeaient événements d'autres lieux et d'autres temps. (Angelo Fiore, Il supplente)

Pg 237

L'industrie la plus ancienne et plus importante dans le passé était celle de la crête et de l'argile (Vito Graziano, Canti e leggende – usi e costumi di Ciminna)

Pg 238

Le combat de l'homme est celui de la mémoire contre l'oubli (Milan Kundera, Il libro del riso e dell'oblio)

Pg 240

Maitre Cianu, qu'est-ce que vous faites ? Vous ne mangez et ne buvez pas et vous devenez fin et grand. (Devinette ; solution : une asperge) Sara Favaro' (Tuli, Tuli, Tuli)

Pg 241

Les bovins étaient destinés aux transports et aux travaux agricoles les plus lourds et comme l'abattage était réglé par des dispositions gouvernementales, sur les bancs des bouchers arrivaient seulement les exemplaires compromis. (Arturo Anselmo, Ciminna, Materiali di storia tra il XVI e il XVII sec.)

Pg 242

Qui fait des paniers, en fait des beaux et des moches. (Proverbe)

Pg 243

Les jeux

Pg 244

Les jeux

Jouer est l'action qui permet aux enfants de socialiser de manière naturelle et de ressentir les premières sensations de bien-être.

L'enfant joue dans un premier temps pour renforcer l'amitié, mais c'est ensuite, quand il arrive à associer le jeu à un but, un prix, au travers du développement de ses activités cognitives, que le jeu joue un rôle primordial dans le développement de la motricité et l'intellect de l'enfant.

L'importance du jeu est tellement évidente, que même en nature les animaux pendant les premiers mois de vie sont occupés à jouer ; le temps passé en jouant détermine l'appartenance à un groupe et établit règles et hiérarchies.

Dans la langue courante, le mot « jeu » indique une activité gratuite, visé à donner du loisir et elle est significative pour le développement de l'enfant, car en jouant il apprend des nouvelles manières de se rapporter aux autres.

L'enfant apprend avec le jeu à être créatif. Il fait l'expérience de ses capacités cognitives, apprend à connaître soi-même et son potentiel, entre en relations avec ses pairs et ceci lui fait développer sa personnalité.

Les photos que Eduardo Paladino a dédié aux jeux donnent valeur à ce qui vient d'être décrit ci-dessus.

Vérifions, donc, certains de ces jeux auxquels on jouait autrefois...et qui aujourd'hui ont été remplacés par d'autres, plus modernes, mais pas forcément moins efficaces.

LE JEU DE LA TOUPIE C'est un jeu complet, car il faut montrer son habileté pas seulement pour faire tourner la toupie et le prendre dans ses mains, parfois sans que cela touche le sol, mais pendant qu'elle tourne, il faut donner un coup à celle de l'adversaire pour la faire sortir du terrain de jeu et gagner le prix. Cela implique la réflexion de chaque joueur sur la conduite du jeu et sur les alliances entre participants.

LE JEU DES « CATINELLE » Capsules de gazeuses, autocollants, etc.. il s'agissait de jeux dont le seul but était la possession. En posséder davantage était la manière plus naturelle de se sentir importants (ces objets valaient plus que l'argent, qui des toutes façons n'était pas disponible).

Similaire, mais plus important était le jeu des boutons, pas tellement à cause des gifles que les enfants prenaient régulièrement par les parents (car souvent on pariait les boutons de ses propres chemises), mais plutôt pour les concepts de philosophie et les premières notions de comptabilité qui y étaient associées.

On parle d'enfants en âge préscolaire et d'un jeu dont le but était la possession. Tout bouton avait une valeur :

- Un bouton de chemise valait 1 point
- Un bouton de pantalon ou de veste valait également 1 point
- Un gros bouton de veste valait 2 points
- Un bouton en nacre valait 2 points
- Un bouton de manteau valait 4 points
- Le bouton le plus rare, celui des manteaux imperméables avec une encre dessus valait 8 points
- La valeur de tout bouton en métal était négociée au cas par cas.

Mais la chose plus importante (et là, on en est à la philosophie), les boutons des filles ne valaient rien et ne pouvaient pas être négociés.

Aujourd'hui, ça fait un drôle d'effet se rappeler de cette différence. C'était l'air du temps et, des toutes façons, les filles étaient aussi fortes que les garçons et elles ne permettaient pas aux garçons d'envahir leur terrain de jeu.

A elle était réservé monde de fées, les poupées avec lesquelles émulaient les mères, les institutrices et les infirmières; les jeux se déroulaient souvent à la maison, mais elles ne méprisaient pas le jeu d'extérieur. Elles se faisaient offrir par les mères des petits métiers à tisser avec lesquels elles apprenaient à travailler les tissus, coudre, broder...une tâche réservé aux grand-mères avec lesquelles on restait volontiers, car en les écoutant le soir, assis autour du feu, avec leurs comptes, nous transmettaient douceur, sagesse et connaissance.

Et il y avait aussi les jeux de mouvement ; des jeux dont le but était de renforcer le corps et avec ça l'esprit, aussi.

'A TRAVU LONGU (*La longue poutre*) : un garçon devait sauter en le dépassant, un autre garçon, et comme ça jusqu'à le dernier participant. Je me rappelle d'une fois où on était plus que cinquante et alors que le dernier commençait à sauter en place Umberto I, le premier prenait position en Via San Sebastiano – c'était la seule fois qu'on a joué à un « travu longu » circulaire tout au long du village, jusqu'à rentrer en place Umberto I.

O' PASSETTU (*Le petit pas*) : jeu similaire à « travu longu », mais avec des hiérarchies ; il y avait un chef, un sous-chef, un soumis et les participants. Le jeu consistait à sauter tous à la manière qui avait été décidée par le chef, en éloignant chaque fois le soumis et en ajoutant des obstacles, car si tout le monde arrivait à sauter, à la fin c'était le chef qui devenait soumis. Il y avait une phrase de circonstance à prononcer avant le saut : « *Addu e addina, chiddu chi fa u addu avi a fari a addina.* » (*Coque et poule, ce qui fait le coque doit faire aussi la poule*)

ACCHIANA U PATRI CU TUTTI I SO FIGGHI : (*Monte le père avec tous les enfants*) similaire aux précédents, mais avec la variante qu'il y avait quatre joueurs soumis.

Le jeu consistait à rester tous sur les dos des joueurs soumis après le saut du dernier joueur et jusqu'à que le premier des sauteurs prononçait la phrase suivante : « *Scinni scinni nininedda cù li causi tirati, scinni scinni nininedda, scinni ca ura é !* ». A ce point on comptait jusqu'à dix et si les joueurs soumis arrivaient à soutenir les adversaires sur le dos, ils gagnaient et on inversait les rôles.

O' RUCCHEDDU, O' CAMPANARU e O' FUSSITEDDU (*La bobine, le clocher et le trou*) Trois jeux identiques dans le but : gagner autant de capsules, puis boutons et, enfin (plus récemment) de sous que possible.

Avec le premier il fallait mettre l'argent sur une bobine pour fil à coudre (« *u ruccheddu* ») et ensuite le concurrent qui lançait sa pièce le plus près de la bobine, avait le droit de donner un coup de doigt à la bobine (« *zicchittata* ») pour faire tomber l'argent et ramasser les pièces plus proches de la sienne, en faisant gaffe aux pièces des adversaires qui avaient le même droit de prélation sur l'argent tombé près de leurs pièces.

Avec le deuxième on dessinait un rectangle sur un triangle comme pour faire un clocher et les concurrents tiraient une pièce dans le triangle, en essayant de la placer le plus près possible à la ligne de limite avec le rectangle. Celui qui s'y approchait le plus avait le droit de donner un coup de doigt à toutes les pièces dans le rectangle, vers le triangle. Il gagnait toutes les pièces qu'il arrivait à mettre dans le triangle, mais à la première faute il s'arrêtait pour céder son tour au suivant.

Avec le troisième on pratiquait un trou par terre et la suite était identique au *Campanaru*.

Autres jeux similaires étaient :

'O MURIDDO (*au mur*) : Il fallait tirer une pièce et s'approcher à un mur. Celui qui y arrivait, avait le droit de tirer toutes les pièces dans l'air et récupérer toutes celles qui retombaient de face, en laissant à l'autre concurrent celles qui retombaient de pile...et comme ça jusqu'à la dernière pièce.

'A SPACCAMARUNI (*casse la brique*) : comme le mot l'explique, chacun à son tour jetait une pièce par terre en essayant de l'envoyer le plus près possible d'une brique de la chaussée ou d'un trottoir. Les concurrents suivants, au cas où le premier avait réussi à envoyer sa pièce au centre de la brique, devaient la viser pour la déplacer du centre. Celui qui à la fin envoyait sa pièce plus près du centre, aurait gagné.

'A FERROVIA (*le chemin de fer*) : On dessinait un rail, parfois circulaire, parfois non, et on insérait des cercles dans le tracé pour représenter les gares. Le jeu consistait à pousser une pièce pour l'envoyer sur le rail au moment de l'arrivée. On pouvait, donc, pousser la pièce même en dehors du rail, mais cela était risqué, car si la force n'était pas bien calibrée et la pièce s'arrêtait en dehors du rail, il fallait recommencer depuis le début. Le gagnant était celui qui envoyait en premier la pièce dans la dernière gare.

Beaucoup d'autres jeux étaient pratiqués et pour tous les décrire il faudrait un volume à part. Un petit aperçu pourrait être : MANI IN ALTO (*levez les mains*), QUATTRO CANTI (*les*

quatre cantons), LIBERATI TUTTI (tout le monde libéré), I FRECCI (aux flèches), 'A RENNITA (la rente), 'E LIGNICEDDI (au petits bâtons), ALL'INCANTU (l'enchantement), 'A GUERRA (à la guerre) entre Castiddara, Chiazzalori et Saciuwannara, PIGGHIARI I NIRA DI L'ACEDDI CA CANNA E ACCHIAPPARI I SERPI CU I BBUSUNA RI DDISA (attraper les nids des oiseaux avec une canne ou attraper les lézards avec des tiges).

Les photos de ce volume représentent un petit aperçu de tout cela. Il faudrait faire une recherche méticuleuse dans les archives des photos, mais grâce à l'intuition d'Eduardo aujourd'hui vous avez la possibilité d'en voir quelques unes. J'espère que la vision des photos avec la description que je vous en ai donné, puisse vous transmettre les mêmes émotions qui j'ai ressenti en les décrivant.

Giuseppe Guttilla

Pg 249

*N'enseignez pas aux enfants
N'enseignez pas votre morale
Elle est si lasse et malade
Elle pourrait faire mal
Ce serait une grave imprudence
De les laisser à la merci d'une fausse conscience.*

*Ne faites pas l'éloge de la pensée
Qui est toujours plus rare
Ne leur indiquez pas
Une route connue
Mais si voulez vraiment
Enseignez seulement la magie de la vie.*

Ronde, ronde, change le monde

*N'enseignez pas aux enfants
Ne répandez pas vos illusions sociales
N'en remplissez pas leur futur
De vieux idéaux
L'unique chose certaine est de les tenir au loin
De notre culture.*

*N'exaltez pas le talent
Qui est toujours plus éteint
Ne les amenez pas au bel canto, au théâtre,
À la danse
Mais si vous voulez vraiment*

*Racontez-leur le rêve
D'une ancienne espérance*

*N'enseignez pas aux enfants
Mais cultivez votre cœur et votre esprit
Soyez-leur toujours proches
Faites confiance à l' amour, le reste n'est rien.*

*Ronde, ronde, change le monde
Ronde, ronde, change le monde.*

(Giorgio Gaber, Non insegnate ai bambini)

Pg 250

Je me souviens d'une épisode de ma jeunesse : j'étais avec un ami.... (Milan Kundera, i testamenti traditi)

Pg 251

Par exemple j'aime le jeu, tirer des coups de pied à une motte de terre, la passer aux enfants qui...chantent et jouent et font la guerre. (Rino Gaetano, Ad esempio a me piace il sud)

Pg 252

Peut-être c'était ça le sens de la vie, peut-être. (Domenico Passantino, Tavole imbandite)

Pg 253

Les enfants sont heureux comme jamais. Les enfants ne se demandent pas s'il y a une autre existence. Et ils ont raison. (Eugenio Montale, Un mese tra i bambini)

Pg 254

Des jours qui viendront je ne sais pas non plus. Qu'est-ce restera de ce temps, de quoi on parlera dans vingt ans, si l'on restera amis pour la vie, si l'on restera amis sans déceptions de toutes les belles choses qui j'ai vu. (Tinturia, Ipoteticamente)

Pg 255

Le « carruzzuni » était une planche en bois avec der roues rudimentaires et servait à glisser dans les rues. (Sara Favaro', Tuli, Tuli, Tuli)

Pg 256

Marcher ensemble, lire dans les yeux ce que l'on ne dit pas, savoir écouter. (Saverio La Paglia, Amitié est – sept fois sept)

Pg 257

On dessinait au sol neuf cases numérotées dès un à neuf. Chacun, à son tour, tirait un caillou en commençant du numéro un, sans sortir de la case et partit en sautant d'une case à une autre avec un seul pied et sans toucher la ligne de limite entre les cases. Là ou il y avait une double case, on pouvait sauter avec deux pieds. Quand on arrivait à la case numéro huit et neuf on retournait en arrière jusqu'à la numéro un. Chaque fois que l'on faisait un tour, on barrait une case, et il ne fallait plus passer de cette case. Celui qui gagnait la plus part des cases, gagnait au jeu. (Sara Favaro', Tuli, Tuli, Tuli)

Pg 258

« u ruzzuhuni » était le cercle d'une barrique qui était utilisé par les jeunes qui le faisaient tourner en le poussant avec un crochet en fer. (Sara Favaro', Tuli, Tuli, Tuli)

Pg 259

« La strummula » était une petite toupie qui l'on faisait tourner en délovant un fil de cinquante centimètres. (Sara Favaro', Tuli, Tuli, Tuli)

Pg 261

EPILOGUE

Pg 262

EPILOGUE

Je m'appelle Eduardo Paladino, je suis né à Ciminna en 1958, marié, père de Maria et j'habite en Place Matrice n° 10. Tout le monde m'appelle Dino et je travaille à Palerme.

Il y a 35 ans, mon père, avec lequel j'allais souvent à la campagne, me répétait fréquemment que l'agriculture paysanne, malgré les efforts que l'on faisait, n'aurait pas suffi à nous faire vivre avec dignité et en conséquence elle aurait disparu bientôt. Ce jour, j'ai caressé une idée et, jour après jour, je l'ai fait vivre jusqu'à maintenant. J'ai fini pour acheter un appareil photo semi-professionnel. Pour acheter l'appareil et connaître l'endroit où l'on pouvait développer les pellicules plus vite, je me suis fait accompagner par Toto' Passantino, qui m'a présenté un ami lequel me conseilla d'acheter un appareil Pentax. Une fois l'affaire faite, je suis rentré au village.

Ma pensée permanente était que dans mon village quelque chose était en train de changer vite, et doucement en train de disparaître.

J'ai cherché, avec cet appareil que j'emmenais toujours avec moi, d'immortaliser ce que j'avais l'impression qu'on aurait plus vu d'ici peu de temps, à cause de ce changement inexorable, y compris celui des personnes, comme le prévoit la Loi divine.

Dans mes promenades dans les villages et dans la campagne autour, j'ai commencé à arrêter le temps avec mon objectif ; je photographiais des gens en train de travailler dans les champs et en discutant avec eux ils affirmaient que, après leur retraite, personne ou presque aurait continué à faire ce type de métier, fatigant, sans horaires et peu rémunérateur pour les efforts produits. Je photographiais des artisans tels que le forgeron, le cordonnier, le menuisier, le charbonnier, le maçon et autres.

J'ai toujours voulu écrire un livre sur cette idée, « Traces du temps », à témoignage d'un temps, même pas trop lointain et dont on était en train de perdre les traces.

Dans mon village, c'est vrai, il n'y a pas de loisirs adaptés à nos jours. Les gens se débrouillent comme ils peuvent. Ils jouent aux tarots dans les cercles, à la pétanque (pas près des ruines du château où il n'y a plus assez de joueurs, mais près du terrain de foot). Un autre loisir (soi-disant) est la chasse.

J'ai demandé à plusieurs de ces anciens s'ils étaient contents du contexte social actuel. La réponse, à la quasi-unanimité est la suivante : « *Ici nous n'avons rien mais nous continuons de toute façon. Là où il y a beaucoup, dans les villages à la mère, dans les pays touristiques ou les grandes villes, avec nos retraites on peut pas y aller. Donc, vous, les jeunes, activez-vous pour avoir un avenir meilleur.* »

D'une telle réponse émerge une vie passée pas forcément dans la meilleure des manières.

Dans mon temps libre, je m'arrête à discuter avec les voisins ou il y a des personnes qui ont vu et connu beaucoup de printemps, sauf quelques-uns.

U 'ZU MARTINU CAMPANELLA, employé chez le 'ZU 'NTONI PIRITEDDU EPISCOPO : il travaillait tous les jours de l'aube au coucher du soleil, il mangeait ce qu'il pouvait et me dit : « *ça me suffisait pour continuer* » et avec émotion ajouta : « *et rappelle toi que j'étais qu'un enfant* »

A ' ZA JANIDDA LAZZARA, veuve de monsieur COMPARATO, avec lequel elle s'était mariée à son retour du service militaire, se rappelle qu'après la cérémonie, son mari, s'adressant aux beaux-parents, soulignait qu'il ne possédait autre chose que les habilles qu'il portait, mais les rassurait qu'il se serait activé pour que sa femme puisse avoir une vie meilleure. Le dame se rappelle, entre autres, que les premiers temps de mariage elle avait des problèmes à cuisiner faute de casseroles, mais aussi que malgré ça, elle avait réussi , avec son mari, à résoudre le problème dans l'espace d'une semaine.

MICHELE LAZZARA : il part pour la Suisse, mais il revient au village après quelques ans. Avant partir, selon son discours, au village il n'avait jamais été enfant, ni jeune, car il a du bosser tous les jours, du matin au soir, parfois à jeune, pour aider sa famille. Un fois de retour au village il acheta une mule qui appelle « Ciccio ». Il l'entraîna et la laissa libre devant la maison. Même quand elle s'éloignait il n'y avait pas de soucis, car ça suffisait qu'il crie : « *Ciccio, viens-ci, on doit partir* », que la bête s'approchait pour se faire monter et ils partaient à la campagne.

Une fois mon père lui dit : « *Michele, quand est-ce que tu commences à **scacciari** ?* ». Et il répondit « *La semaine prochaine* ». J'écoutais et je cherchais de comprendre ces termes de travail. J'apprenais.

Peu de temps plus tard, on s'est dit que tous ces termes auraient laissé la place à d'autres un jour et, comme il n'y aurait pas eu de continuité, ils auraient disparus.

C'était l'époque dans laquelle les travailleurs bossaient du matin au soir dans les champs. Et il arrivait aussi qu'ils travaillent dans les champs des autres pour en partager les récoltes avec les propriétaires, mais avec la méthode des deux parts au propriétaire/une part au travailleur. Et s'ils cherchaient de négocier les propriétaires répondaient : « *Prendre ou laisser* ».

Même les bourgeois devaient travailler sur leurs terrains, mais eux ne partageant les récoltes avec personne.

'U ZU VICENZU LAZZARA, parti au service militaire, il participa à la guerre et pour éviter la déportation, il trouva refuge chez une famille de Udine, pendant huit mois. Ici il connut Angela, dont il tomba amoureux, l'épousa, et rentra avec elle au village, où ils habitent toujours et travaillent dans l'agriculture, possèdent une dizaine de vaches soignées par Angela . Exemple classique de cultures différentes. Ensemble pour des raisons spécifiques, font face à la vie, cultivent leurs rêves et les réalisent avec sacrifices, sur un chemin difficile et plein d'obstacles.

U 'ZU COLA MASI : paysan et, dans les occasions, courtier; il me raconte des histoires d'il y a quarante ans, de deuils qui frappaient familles entières pour la mort d'une bête et le désespoir car on ne pouvait plus rien acheter.

MASTRU VINCENZU MASI : pendant les années soixante, il part en Grande Bretagne et il revient quelques ans plus tard. Il achète une jument et commence à travailler dans ses terrains et dans le secteur « tertiaire ». A l'occasion le-voilà coiffeur. Comme lui aussi participa à la guerre, il réussit à se faire recruter facilement chez FIAT, grand employeur de l'époque.

A 'ZZA CICCINA me décrit certains aspects de la vie du début du neuf cents. Ces épisodes sont raconté par la mémoire d'une femme qui ne peut pas s'empêcher de pleurer au seul souvenir de ses années et des personnes qui ne sont plus là.

Pénétrer en arrière avec la mémoire dans les rues et dans les cours d'une Ciminna d'il y a un siècle est comme se trouver face à un village complètement différent ; différents étaient les rythmes de la vie au travail, en société et surtout différents étaient les exigences de nos prédécesseurs, qui s'attendaient de la vie juste le nécessaire pour vivre avec dignité. Ils devaient faire face au grand ennemi de toujours : « la faim ».

La pensée de comme sa mère ou son père ou sa belle-mère auraient pu s'exprimer s'ils avaient vu, même pour un instant, notre société actuelle, la fait sourire, Mme FRANCESCA PASSANTINO!

Voici pourquoi, le regret de la futilité des comportements d'aujourd'hui est dépassé par la pensée de ceux qui souffrirent pendant les premières années vingt, tous le jours, le froid, le manque de pain et, pour ceux que comme son mari GINO étaient grand travailleurs, le manque d'emploi.

Telle était la situation dans laquelle se retrouvait la grande majorité des hommes et des femmes de ces années là, bien qu'il y avait toujours une minorité qui n'en sortait mieux.

La dame se rappelle aussi de moments heureux de sa vie et elle sourit, comme pour souligner la différence entre la surabondance d'aujourd'hui et la simplicité de l'époque. Elle se souvient de son mariage, avec une robe cousue par la voisine et un banquet avec moins de dix invités, peu de gâteau sur la table et un peu de vin. Puis elle s' émeut au souvenir de l'ambiance joyeuse qui amis et voisin leur avaient offert pendant quelques soir : un peu de musique, avant que tout le monde rentre chez soi, y compris les mariés qui le lendemain n'auraient pas du se préparer frénétiquement pour une croisière.

Tous à la maison, avec une lampe à huile, une table avec deux chaises, un banc et un petit armoire dans lequel on mettait le nécessaire pour la table : Quatre assiettes, deux verres, quelques fourchettes, des couteaux, des cuillères, un pichet pour prendre l'eau d'une jarre, remplie avec l'eau des nombreuse fontaines du village ; et pour se chauffer il y avait « u cuffularu », fait en bois et revêtu de craie.

Quand ses souvenirs vont à leur chambre - que pour rigoler elle compare aux actuelles où il y a jamais assez de place pour les robes - elle se rappelle que dans sa première maison il n'y

avait de place que pour le lit avec un matelas en paille et quelques draps seulement, qu'elle se gardait bien de laver quand il pleuvait pour ne pas risquer qu'ils ne sèchent pas; et pour les couettes on peut facilement déduire que ce n'était pas le cas de s'exprimer au pluriel.

Ce que l'on fait aujourd'hui, au nom de l'écologie et de la croissance heureuse fait sourire ces femmes et ces hommes qui le faisaient déjà il y a cent ans. Il y a, par exemple, l'autoproduction de lessive, obtenue par filtrage du bouillon des écorces brûlées d'amande verte.

Ou bien, l'édulcorant pour le café obtenu depuis les bâtons de réglisses cuits au four et moulus en poudre.

Malgré la difficulté, un aspect qui frappe est le plaisir avec lequel on se rappelle de la vie commune de l'époque : en particuliers, les préparatifs des fêtes, les comptes du soir dont on se souvient la complexité des trames et la fantaisie de ceux qui les racontaient.

Et enfin, le souvenir va à ceux qui mangeaient les glands, comme les cochons, ou ceux que le soir pouvaient mettre dans la poêle seulement un peu de concentrée de tomate et des pommes de terre.... et pouvaient se considérer chanceux, car au lit l'estomac n'aurait pas pu se plaindre.

U'ZU VITU RIBAUDO ; un travailleur de naissance; physique de lancier. Il travaillait en continu, comme d'ailleurs un peu tout le monde. Certes, mes voisins m'ont beaucoup aidé à écrire ces témoignages....je ne pouvais pas écrire une version pour chaque habitant du village ! Un jour, vers midi, je suis assis sur le banc en face de chez moi et ils arrivent deux messieurs avec une grande voiture de luxe. Ils s'approchent et me demandent si je peux leur indiquer un « bagliu » de campagne, car ils travaillaient pour une grande firme de publicité. Entre temps, 'u 'zu Vitu se pointe de retour de la campagne avec sa houe sur l'épaule. Un des deux messieurs lui demande qu'est-ce qu'il faisait avec la houe ; et lui répond en dialecte : « *avec cette houe j'en ai bougé de terre (en mimant le geste), bref j'y ai nourri une famille avec* » .

Les deux, bien que français, parlaient un peu d'italien, évidemment ne comprennent et instinctivement portent les mains aux cheveux.

U' ZU VITU, alors leur indique sur une carte quelques endroits et ensuite je les accompagne personnellement sur les lieux. Une fois sur place ils me disent : « L'endroit est super, mais trop en ruine pour ce que l'on doit faire ». Ils remercient, ils montent en voiture et ils s'en vont.

Cela m'a convenu, car il devaient représenter un mariage forcé....comme si cela arrivait normalement chez nous.

U 'ZU MATTE RIZZO : Chez lui est rentrée la première télé dans les années '60. A 17h il nous permettait de regarder le télé pour enfants : *Zorro, Rin tin tin, Lassie et Sylvestre*. Puis, tout le monde dehors à jouer dans les rues jusqu'à le soir avec un ballon en gomme en deux équipes de garçons : nous du quartier de l'église « Matrice » contre les autres du quartier « Putieddu », Peppi Broccolo, Sariddu Castagna, Siroru Graizano, Giovi' Iraci, Micheli Milazzo, Peppi Oliveri, Toto Oliveri, Peppi Pincituri, Marianu Tortora. Le soir à huit heures, sur la seule

chaine télé on regardait le journal télé. U 'zu Matté, après avoir écouté, avec une voix énervé qui lui sortait du cœur, disait : « à Rome, là ou il y a le gouvernement il devrait lancer une bombe pour le tuer une fois pour toutes ». Et nous, à l'écouter on demandait « Pourquoi, 'zu Matté ? ». Lui nous répondait : « *Nous avons fait la guerre pour eux et à quoi est servie ? Tout ceux qui sont rentrés sont handicapés et moi je ne peux pas utiliser ma main droite et pour vivre je dois creuser la pierre pour faire de la craie à St Anania* ».

U 'ZU PEPPI SCIMECA, presque le même sort que les autres. Le aîné de sa famille, il travaillait pour la nourrir et il avait connu les atrocité de la guerre en Yougoslavie. Il nous racontait des coups de canon, de la faim pâtre par son amis dans son poste de tranchée, tué par un coup de balle tiré par l'ennemi. Oui, l'ennemi ! Un homme comme lui qui exécutait des ordres : tuer l'ennemi. Ceux qui se sont sauvé ont eu plus de chance que les autres. Quand à la télé on voyait le documentaires avec les lâgers nazis 'zu Peppi pleurait et remerciait Dieu de l'avoir sauvé et il nous répétait : « *Rappelez vous que ces choses sont réellement arrivées* »

Et encore monsieur Filippo Tolentino, U 'ZU FULIPPU, employé tout-faire à 12 ans à la ferme de la famille Menna, à Baucina.

Le travail se déroulait en montagne, au froid et parfois au beau milieu d'une tempête. On dormait avec un peu de chance sous la paille, *u pagghiaru*, sinon sans abri. Presque tous les jours avec peu à bouffer, des légumes, peu de pain, peu de pâte et presque pas de viande.

Il me raconte : « *à 21 ans commença la partie plus dure de ma vie ; je suis partie servir la Patrie, d'abord à Vérone, puis à Durazzo en Albanie et enfin à Athènes en Grèce.*

Quelque jour après ma rentrée en Italie, on me rappelle pour partir à la guerre en Russie. Une armée au massacre, on avançait vers le Don et on mourait de fatigue. Puis on se retirait et on continuait à mourir de faim et froid. Nous n'avions pas la fore de continuer et nous subissions les attaques der partisans Russes

Nous avons perdu la guerre et j'ai été déporté et dans cette occasion j'ai appris à parler le russe ; souvent on nous demandait : vieste smieniat sievodnia ? (qu'est-ce qu'il se passe aujourd'hui?), kak byt zavtra ? (comment ça se passera demain ?) kakda podoschol a dom ? (quand on rentrera chez nous ?). Néanmoins, j'ai été parmi les chanceux à survivre et même si j'ai souffert la faim en marchant furtivement la nuit, j'ai réussi à rentrer chez moi.

Je ne savais, comme la plupart de mes compagnons, ni lire, ni écrire, je ne connaissait rien à la vie et eux était davantage nos gouverneurs. Fous, conscients de leur folie, nous envoyaient au massacre, comme des chiens de compagnie contre des loups de montagne.

Une fois rentré, j'ai repris mon travail, très dur, qui ne donnait qu'assez pour survivre, mais j'étais heureux quand-même, car au moins la guerre était finie et dans tout le pays on respirait un air de paix et liberté. »

Puis il y avait mon père PEPPE PALADINO. J'ai toujours un souvenir très vive de lui. Papa était orphelin de son père, tombé malade en guerre et mort peu après.

Resté seul avec sa mère et ses frères Michele et Paolo, il connaît le dur travail. Michele, menuisier, commence plus tard des études et avec un peu de chance trouve un emploi dans une banque. Paolo travaille en tant que facteur dans une banque, aussi. Papa, lui, reste à s'occuper des champs, à faire un travail dur comme la plus part des jeunes de sa génération.

Les femmes de Ciminna, sauf quelques exceptions qui aspiraient à une meilleure vie, étaient toutes des femmes au foyer, elles s'occupaient des enfants, parfois nombreux et avaient un œil particulier pour les anciens, présents dans la maison de toute famille. À l'époque les anciens ne vivaient pas dans des maisons de retraite, ni on avait l'habitude de les faire soigner dans les hôpitaux ; vous pouvez donc imaginer les fatigues auxquelles ces femmes devaient faire face avant de passer aux devoirs de la maison.

Elle se lavaient tôt le matin pour aider leurs hommes qui se préparaient à aller dans les champs et commençait ensuite leurs devoirs, dont préparer la nourriture était le premier. Plats préparés avec des produits de nos campagnes ; parfums qui existent encore, grâce à ces femmes qui ont transmis ce savoir-faire qui communique notre « sicilianité » et la « méditerranéité » de notre Sicile.

Une autre chose dont je veux parler est « l'être jeune » de cette époque, dans laquelle existait un grand respect et une grande politesse de la part du jeune, à commencer par le devoir de faire un nombre énorme de services, dont le premier était d'emmener le repas aux grands-parents quand ils n'habitaient pas avec la famille et ne pouvaient pas s'en préparer.

En ce qui concerne les filles, une fois terminé l'âge des jeux, après l'école obligatoire, la plupart restait à la maison pour apprendre les arts de la cuisine, la couture, etc. Nous, les garçons, pour pouvoir les rencontrer, devions attendre les fêtes du village ou la Messe du dimanche, où toutes les femmes voilées s'asseyaient du côté opposé à celui des hommes et à la sortie elles traversaient deux ailes d'hommes qui étaient sortis plus tôt pour pouvoir échanger un dernier regard avant qu'elle ne rentrent chez eux. Pendant que j'écris ces souvenirs, je suis pris par une nostalgie et je pense : « n'étions pas ceux-là des temps meilleurs ? »

Presque chaque personne avec laquelle j'ai eu le plaisir de discuter a un souvenir inoubliable d'un événement isolé dans un été ensoleillé de 1962. Moi, aussi, je m'en rappelle : les castings des figurants dans le film « Le Guépard ».

Le tournage du film a vu la participation d'une bonne partie de la population, parfois même de leurs bêtes. Grâce à ce travail, ils recevaient un salaire de trois-milles-cinq-cents lire par figurant et trois-milles lire par animal.

Je me rappelle que ma mère, vivant dans le quartier de l'église (La Matrice), vendait aux opérateurs du tournage un coq pour cinq-cents liras, un pain de maison d'un kilo pour cents-liras. Imaginez les bénéfices de tout cet argent introduit dans l'économie du village. À cette époque on pratiquait encore souvent le troc (un kilo d'oranges pour une poignée (*crozza*) de fèves, trois kilos de poiré pour deux poignées de blé, etc.)

Tout cet argent a contribué à rembourser les dettes contractées pendant des périodes de « vaches maigres » et ont donné un nouveau souffle à notre économie.

Certes, on ne peut pas reprocher à nos enfants de ne pas avoir connu (par leur chance) le travail épuisant décrit dans le bref, mais signifiant témoignage de ce livre. Le changement a été pour le mieux (leur mieux) et nous a fait oublier une culture paysanne qui survie grâce aux anciens.

Moi, mon frère Vito et des amis (*Nino Giglia, Toto' Passantino, Vito Avvinti, Peppe La Paglia, Piero Lo Sciuto, Francesco Criscione, Vito Urso Russo, et autres...*), associés dans un club dans les locaux de l'Oratorio, avons eu l'idée de mettre en place une exposition d' « Arts et Métiers » en voie de disparition.

Ensuite, on a pu donner naissance à l'exposition permanente en Via Roma (au musée ethnologique).

Je reçois un jour, pendant mon temps libre, la visite d'un enseignant de l'école locale qui me demande les horaires d'ouvertures afin d'y emmener ses élèves. Et bien, finalement, on a fini pour recevoir la visite de toutes les classes de toutes les écoles du village.

J'ai expliqué en détail aux élèves les métiers divers. Dans ce travail de guide, une chose m'a frappé : les enfants, spécialement les plus âgés, restaient la bouche ouvertes en regardant les outils que nos pères utilisaient pour nourrir leurs familles. Un garçon demanda : « *Mais tout cela n'est pas comme une route sans issue ?* ». Je lui répondis : « *A l'époque, c'était soit ça, soit l'émigration* ».

Un prof ne croyait pas qu'une paire de bottes (*trunchetti chi tàccia*) d'un kilo et demi chacune pouvait être utilisée dans les champs, tandis qu'un autre prof, après avoir assis tout le monde au tour d'un chaudron (*quarara*), expliqua la préparation de la ricotta. Je lui demandai alors d'où venait une telle précision et il me répondit « *Mon père élèves des moutons !* »

Et pendant que j'expliquais, je me passionnais de plus en plus à chercher de leur faire comprendre au travers des objets ou des photos tout le processus de l'agriculture, dès la semence à la récolte. Récolte qui se faisait à l'aide des mules pour le décharger enfin dans les greniers, normalement situé au dernier étage des maison (c.à.d. deux étages à faire avec les sac sur le dos).

La « sarma » est une ancienne unité de mesure contenance agricole.

Pour vous donner une idée, une année chez moi on a récolté vingt-trois sarmes de blé, treize de fèves, dix d'avoine, soixante bottes de pailles, dix-huit de foin et puis encore des amandes, des olives, des pois-chiches et autres. Un véritable patrimoine. Mon père me dit avec satisfaction : « *Pour cette année on est réglé, pour la prochaine, Dieu va y penser* ».

Toujours dans l'Oratorio, j'approchai un garçon costaud et je lui dis : « viens, je vais te faire essayer un outil », lui montrant la *fullana* (une sorte de faux). Je lui montrai les gestes et il essaya. Dans la stupeur des autres il s'arrêta après six ou sept coups, disant : « *Dino, ce métier est très dur, je suis déjà fatigué* ». Je lui répondis « *Sais-tu que nos père ne s'arrêtaient pas pendant un mois ?* » Le garçon me répondit « *bah, il est certain qu'il n'avaient pas de problèmes de salle de sport, les abdos viennent tous seuls* ».

Ensuite j'expliquai que à notre époque les jeunes garçons devaient surveiller les chèvres,

s'occuper des cochons, ranger les poules, emmener la mule à l'abreuvoir, la brosser et la nourrir et enfin nettoyer l'étable.

A un garçon avec une cigarette allumée je demandai : « *Ecoute, mais tu n'as rien de mieux à faire que fumer ?* ». Il répondit : « *normalement, je fume quand je vais au cinéma et aujourd'hui j'ai l'impression de voir un beau film d'époque...j'aime ça* »

Je m'arrêtai à la section des jeux pour leur raconter comment on s'amusait à l'époque. Tout le monde dans mon quartier *Matrice*...et j'aime les rappeler : *mon frère Vito, Peppe de tatie Anninuza (Anna), Vincenzo e tatie Gnesa (Agnese), Minicheddu (Domenico) « Pruvirenzia », Vincenzo « Minestra », Mimiddu (Domenico) de tatie Pitricchia, Santu (Santo) de maître Michele, Peppe « Puntiddu », Vito Savoca, les deux Pierinos Brancato, Nnardinu (Leonardo) de tatie Sabedda (Isabella), Nino (Antonino) Scimeca, Peppe de tatie Vicinzina (Vincenza) et Toto (Salvatore) « Nucciareddu », commençait ses jeux avec les boutons de vêtements pour ensuite passer à tous les jeux décrits dans la section « Jeux » de ce livre. On jouait parfois avec de l'argent avec lequel, si l'on gagnait on pouvait aller au cinéma ou s'acheter une glace chez Vincenzo « Pincituri aux « Putiedde ». Tous les garçons du village, et pas seulement ceux de mon quartier, faisaient pareil.*

Certains élèves continuaient leurs études à Palerme. Ceux d'entre eux qui avaient écouté en silence, demandèrent à leur prof s'ils ne pouvaient pas organiser une démonstration des jeux qu'ils venaient d'apprendre. Leur prof, étonné par la requête, n'hésita pas à leur répondre : « *ça n'était pas votre terme, ces sont des jeux qui ne vous appartiennent pas ; désormais ils sont partie du passé, qui aujourd'hui, grâce à M Paladino, nous revivons avec grand plaisir, mais si vous deviez jouer à ces jeux demain, vous vous sentiriez ridicules. Néanmoins, si un jour vous venez à l'école avec des pantalons rapiécés et des chaussures sans la pointe, on pourra y jouer et vous pourrez vous mettre dans le rôle.* »

Et les élèves, tous ensemble : « *Prof, mais vous êtes devenu fous ?* » ; alors le prof : « *Voyez, ce que vous avez écouté n'est que la vérité et je vous invite à étudier, vous former aux niveaux plus haut,, car meilleure est votre culture, meilleure sera votre qualité de vie .*»

En écoutant le prof je me rendis compte que lui, aussi, avait déguster ce passé.

Les expatriés méritent une note à part, car ils ont eu le courage de partir vers des pays inconnus, sans parler la langue, ni connaître la culture, pour réaliser ce qu'à Ciminna était impossible réaliser, même avec beaucoup de travail. Ils ont travaillé durement pour bien vivre et envoyer ponctuellement leurs épargnes à Ciminna, en faisant marcher l'économie du village et en améliorant la vie de ceux qui étaient resté à Ciminna. Merci à tous ces expatriés, merci mille fois et encore merci.

Une autre note spécifique et pas moins importante est à attribuer aux bénévoles qui ont construit l'association de « Volontariato » (bénévolat). L'association a été mise en place grâce de dévouement de la part des bénévoles et avec le grand support économique reçu par les expatriés, qui a permis d'acheter une ambulance pour aider le transport des malades vers les hôpitaux plus près de Ciminna. Je fait partie moi-même de cette association, en tant que conducteur et je peux vous dire que l'expérience acquise dans ce domaine ne peux pas être décrite.

La motivation à m'engager dans le sociale m'a été inspirée par un événement précis : l'avoir sauvé d'une noyade Giuseppe, l'un de mes amis, qui n'étant pas capable de nager, s'était jeté à l'eau avec grande superficialité.

D'autres associations doivent être mentionnées. La section locale de l'AVIS (Associazione Volontari Italiani del Sangue) pour le dons du sang, qui chaque année rassemble un nombre croissant des donateurs, à témoigner de la générosité des habitants de Ciminna.

La Pro-loco, qui après des années d'attente est en fonction.

L'association du foot, qui compte cinq équipes de jeunes.

L'association « *Nuovo Teatro Alfieri* » qui anime quelques fois par an les soirées du village avec le chœur de la paroisse.

Récemment une Association de Protection Civile a été créée, afin d'être préparés à faire face à une éventuelle catastrophe naturelle, à côté des institutions nationales et développer une culture de la prévention et de la participation des citoyens à la sécurité.

On ne peut pas, enfin, oublier l' Association Musicale de Ciminna « G. Verdi ». Fondée initialement par des artisans, elle intervient dans toutes les célébrations du village. Elle a un répertoire très riche en succès et une longue série de prix nationaux, mais aussi à l'international, qui ont fait connaître Ciminna ailleurs. Le plus récent de ces prix est la médaille d'or dans la 1ere catégorie au XIIème Concours International pour Bandes « Flicorno d' Oro » de Riva del Garda, en avril 2010.

Je m'approche à la conclusion de ce livre conscient de n'avoir raconté rien de nouveau. J'ai eu le temps de l'écrire, avec mes pensées à tous ceux qui avec esprit de sacrifice et humilité ont contribué chacun à ce message qui s'adresse à ceux qui n'ont pas vécu cette époque. Grâce à eux, nous avons vécu richesse et développement, nous avons vu nos souhaits se réaliser, sans le besoin de se lever avec le soleil sans savoir comment s'en sortir.

Aujourd'hui, malheureusement, le monde souffre de diverses choses: guerres, maladies, drogue, alcool, pédophilie, prostitution, etc.. Nous devons tous réagir et au même temps rester unis, dans le respect de l'autre et avec beaucoup de foi.

Comme on est bientôt à la fin de ce livre, je m'excuse si j'ai l'air un peu pathétique, mais mes activités dans le social et au village, et au travail en tant que conducteur pour l'entreprise du transport public de Palerme « *Amat* » me portent quotidiennement face à des personnes et des cultures diverses : les enfants gâtés de famille aisée comme les marginaux, les parents sans travail qui n'ont pas de quoi élever leur enfants, les retraités qui n'ont de quoi payer leur loyer, les jeunes malgré eux victimes de situations qui les dépassent, les seuls, ceux qui vont se coucher avant la Messe de Noël car n'ont pas de moyens contre les difficultés qui rencontrent. Tout ça m'a offert un énorme bagage d'expérience, malheureusement en plus part en négatif.

Néanmoins, dans la vie sociale quelque chose de positif émerge toujours et l'espoir est que ce positif puisse devenir le moteur d'existence meilleure, surtout pour les jeunes de Ciminna qui souvent sont démotivés. L'espoir d'un avenir pour un jeune comprend la possibilité de

pouvoir se réaliser de la manière la plus complète possible, en pouvant récolter les fruits d'années d'études et sacrifices. Il est nécessaire de ne pas tout prendre superficiellement, mais il faut faire face aux difficultés avec sérénité, enthousiasme et l'optimisme qui naît de la foi. Il faut se baser sur les relations sociales et se faire aider par la force des sentiments, des idées, des expériences partagées qui peuvent nous rendre créatifs même dans la détresse.

Je pense que la confiance et l'amour pour notre terre, celle dans laquelle nous sommes nés et grandis, grâce à ses traditions et son histoire, peuvent sans doute être le support vers des nouveaux défis.

Eduardo Paladino

Pg 277

Souvenirs et Témoignages

Pg 278

Eloge à la photographie et pas seulement.

Rosalia Amato

Raconter au travers des images a toujours quelque chose de suggestif. Si, ensuite, cela vient du fruit d'une passion qui dure depuis plus que vingt-cinq ans, alors cela devient émouvant et fascinant.

Raconter, avec toutes ces images pour préserver arts, métiers, ruses, coutumes et traditions d'une Sicile que malgré sa disparition peut revivre grâce à ce recueil d'Eduardo Paladino.

Ciminna en est la protagoniste principale, avec sa fierté, le travail de son peuple ; la même fierté que l'auteur a gardé dans cette difficile, mais bien réussie recherche.

C'était une amour profonde pour son village et ses habitants, pour ces lieux magnifiques et uniques préservés par la photographie, qui quelqu'un a défini « écriture en lumière », que lui a permis de dépasser les obstacles de ce voyage et de reconstruire une Sicile différentes de celle des stéréotypes les plus communs ; une Sicile solaire et simple, pauvre mais orgueilleuse de ses origines, calme mais pas soumise, une Sicile lointaine dès portraits violents et du sens d'oubli du Guépard.

Je te souhaite de pouvoir continuer à cultiver cette passion et cet engagement extraordinaire dans la promotion de ta communauté, et indirectement de toute la Sicile, dans des lieux toujours plus loin et de la transmettre avec enthousiasme aux jeunes de notre terre.

Pg 279

Mémoire pour l'avenir – Les images évoquent en nous des souvenirs

Mario Bellavista

La première fois que j'ai visité Ciminna j'avais 14 ans. J'allait rendre visite à un bon ami à moi avec lequel je me suis plongé dans cette réalité agricole dont les sensations de liberté et jeux me rappellent encore des moments de sérénité

En regardant aujourd'hui les photos de Paladino, je reconnait les images d'une vie vécue et je dois le féliciter d'avoir réussi avec lucidité et maîtrise artistique à mettre en évidence une réalité à transmettre mémoire à la postérité.

Il a su offrir avec ces images la simplicité de la vie dans les champs et la maîtrise des artisans, en ressuscitant lieux, parfums, saveurs d'une ancienne et toujours chère réalité passée. Il a mis en évidence le rôle des femmes dans le développement des arts et métiers de toutes les réalités rurales siciliennes et les traditions et coutumes de Ciminna, avec un œil particuliers aux traditions religieuses pour lesquelles les photos témoignent le dévouement du peuple.

La narration dépasse les frontières de Ciminna pour inviter le lecteur à connaître la réalité rurale de toute la Sicile.

Le livre pourra susciter pas seulement l'intérêt de la population locale, mais surtout celui des expatriés en Europe et aux Etats Unis qui vont se souvenir avec émotions de la vie tranquille de leur terre et pourront la transmettre à leurs enfants.

En conclusion, je suis ravi d'avoir rencontré pendant ma carrière de président de l'AMAT ce portrait de la Sicile de ma jeunesse et, en tant qu'artiste moi, aussi, de pouvoir contribuer à sa divulgation.

Pg 280

Analyses et réflexions d'un engagement

Fausto Clemente

Je souhaite vous adresser ma plus grande reconnaissance pour la précieuse contribution que votre collection de photographie donne et continuera à donner à l'histoire récente de la culture et des traditions de Ciminna et de son territoire. Votre travail, largement illustre dans « Traces du Temps » qui j'ai eu le plaisir de lire, exprime de manière efficace l'amour pour les lieux, les habitants et l'observation aigüe et sensible de la vie matérielle, des fatigues de coutume et de la dignité d'un peuple.

Pg 281

Une classe d'élèves face aux photos

Biagia Ferrara

A suivre sont listés les réactions face aux photos des élèves de la classe 1 B de l'année 2008/09 à l'école 'Don Giuseppe Rizzo » de Ciminna, conduits par le professeur Biagia Ferrara.

A juger des phrase formulés à la vision des photos, on peut déduire que les élèves ont vécu une belle expérience de sensibilisation, car on a mis en évidence comment la photographie puisse communiquer des sentiments et le fait que le photos nous aident à nous connaître un peu mieux, car nous racontent notre vie et celle des autres.

- Fortunata : « Je voudrais connaître les gens représentés dans la photo », pg 5

- Vincenzo : « J'ai appris à regarder les photos », pg 27
- Chiara : « On raconte avec les photos une histoire qui contient les questions suivantes : « qui sommes-nous ? Qu'est-ce nous faisons ? » », pg 31
- Marilena : « Competition », pg 49
- Giuseppe : « Harmonie », pg 50
- Rossana : « Tranquillité », pg 51
- Chiara : « Nous avons appris à mieux observer les personnes et leurs sentiments », pg 52
- Michelangelo : « Relax et sérénité », pg 58
- Fortunata : « Sensations liées à son propre village », pg 62
- Maria : « Saveurs d'antan », pg 64
- Chiara : « Nous transmettent faits de vie quotidienne, apparemment banals », pg 65
- Annalisa : « Chacune de ces photos nous montre la vie des personnes dans un instant exacte et nous laisse imaginer leur caractère, leurs émotions et sentiments à ce moment là », pg 72
- Fortunata : « On cultivait le potager pour économiser », pg 72d
- Francesca : « Cette photo me rappelle une période de ma vie, quand j'étais toute petite », pg73
- Chiara : « Un monde qui n'existe plus », pg 78
- Maria : « Je pense qu'il s'agit d'une personne intéressante, qui j'aurais aimé connaître car elle a beaucoup de choses à exprimer »,pg 82
- Giuseppe : « Me rends curieuse car elle est différente », pg 83
- Vincenzo : « On pourrait faire un collage de photos », pg 85
- Rossana : « On pourrait commencer beaucoup de comptes depuis cette photo », pg 87
- Vincenzo : « Loisir », pg 88
- Annalisa : « T'ai saisi la personne : ce que disent les gens face aux portraits », pg 102
- Giuseppe : « Le but était de se souvenir d'une personne aimée », pg 107
- Michelangelo : « J'aime son travail », pg 115b
- Vincenzo : « Les photos laisse imaginer le type de personne représentée, car elles racontent quelque chose de personnel », pg 121
- Annalisa : « Aujourd'hui on ne fait plus comme ça », pg 128
- Fortunata : « C'est beau de découvrir le travail de grands-parents », pg 129
- Michelangelo : « Les premières impressions qu'on est en train de recueillir : c' était vraiment un autre monde », pg 131
- Giuseppe : « pauvre bêtes (mules) ! Quelle fatigue de trainer la charrue », pg 133
- Annalisa : « La terre donnera ses fruites », pg 138
- Annalisa : « Nous avons commencé à imaginer ce que l'on ne connaissait pas », pg 139
- Francesca : « Quelle fatigue ! », pg 143
- Salvatore : « J'aime cette photo car elle est bizarre : la personne à l'air fatiguée, pensive », pg 144
- Michelangelo : « En regardant les photos j'ai appris à imaginer les choses qu'y sont affichés », pg 145
- Maria : « La personne a l'air fatigué », pg 150
- Vincenzo : « Cela devait être très dur », pg 156
- Francesca : « j'ai appris à connaître les personnes et à observer avec attention les situations, les personnes, leur position... », pg 157
- Annalisa : « Nous avons appris que en regardant attentivement on peut mieux comprendre la réalité », pg 158
- Salvatore : « Les photos nous font voir des choses que l'on connaît pas », pg 160
- Vincenzo : « Les photos m'apprennent à imaginer les choses que je ne comprends pas », pg 160

- Salvatore : « Cela me rappelle mon grand-père », pg 161
- Michelangelo : « Une grande fatigue », pg 162
- Chiara : « Les photos en noir et blanc étaient plus réalistes, nous transportent dans une autre époque, celle des nos grands-parents », pg 163
- Francesca : « Cette photo nous fait comprendre quel était le travail », pg 164
- Francesca : « Beaucoup a changé », pg 165
- Marilena : « Les outils de travail étaient plus simples », pg 172
- Chiara : « préparation au travail », pg 173
- Salvatore : « Si les photos avaient aussi des sons et des odeurs, ça serait plus simple de les interpréter », pg 174
- Fortunata : « quand je vois une personne âgée, ça vie me rend curieuse », pg 178
- Chiara : « Envie de repos », pg 181
- Rossana ; « Les mules étaient moyen de transport et travail », pg 183
- Salvatore : « Fatigue », pg 187
- Marilena : « Les enfants aidaient les adultes et apprenaient le métier », pg 203
- Salvatore : « Ferrer les mules c'est bien, comme ça elles n'auront pas mal », pg 222
- Michelangelo : « Je ne reviendrais pas en arrière car je ne peux pas me priver de la technologie ; je voudrais aller dans le futur », pg 223
- Maria : « Sérénités au coucher du soleil », pg 227a
- Rossana : « Ancienne boutique », pg 227b
- Annalisa : « Me fait imaginer une personne qui réfléchit beaucoup », pg 228
- Marilena : « Beaucoup de métiers ont disparu ou ont changé », pg 229
- Annalisa : « Les métiers d'artisans étaient les plus importants », pg 231
- Rossana : « Les photos nous aident à imaginer ce que nous ne connaissons pas », pg 232
- Marilena : « Il y avait beaucoup de fatigue pour peu d'argent », pg 233
- Maria : « Réfléchissons sur ce qu'a changé », pg 234
- Rossana : « Avec ces photos nous avons compris quelque chose en plus sur le travail », pg 235
- Francesca : « Je suis contente quand je regarde ces photos qui parlent du travail », pg 235
- Fortunata : « Je reviendrais en arrière car il y avait moins de pollution », pg 237
- Giuseppe : « Dans cette image je vois deux hommes heureux », pg 240
- Francesca : « pauvres bêtes ! », pg 241
- Marilena : « Avant le panier étaient faits à la main : ce métier a disparu », pg 242
- Marilena : « Les enfants jouaient ensemble par groupes », pg 251
- Fortunata : « Les photos peuvent communiquer nos souhaits, aussi », pg 256
- Rossana : « Liberté, insouciance », pg 257
- Giuseppe : « Ils sont amusants, ils aiment le jeu », pg 258
- Maria : « Pur loisir », pg 259
- Salvatore : « On prouve une sensation de liberté », pg 261
- Vincenzo : « Noir c'est la couleur de la tristesse », pg 270
- Salvatore : « Avec les photos on voit des personnes qui savent faire des choses que nous ne somme pas capable de faire », pg 277

Ma bande joue toujours

Francesco Frangipane

C'était l'année 1976 quand pour l'énième fois un group de musiciens résiduels m'invita à coordonner, diriger et développer le corps musical local, qui à l'époque ne comptait que une quinzaine de vieux musiciens. Je conserve encore les lettres reçues par ces musiciens et par le maire de l'époque, Giacomo Barone.

J'acceptai ce défi, aussi parce que la même année j'avais reçu ma mobilité en tant que prof de musique à l'école de Ciminna et j'étais donc en contact avec tous les jeunes de Ciminna.

Fort de cette position, j'invitai un grand nombre de jeunes à commencer l'étude de la musique et avec un intense et sérieux travail, après cinq ans seulement la bande était retournée à ces anciennes splendeurs. Ainsi naquit le group des « poussins », des garçons auxquelles j'ai transmis la passion de faire de la musique pas pour l'argent, mais pour exprimer ses propres sentiments au travers de l'art des sons.

On commença avec des concerts gratuits dans les écoles du territoire dans lesquelles on obtint un consensus unanime.

Naturellement l'apport de ces jeunes qui grandissaient musicalement fut l'élément central du développement de la bande. J'aime les mentionner car la plus part d'entre eux, aujourd'hui occupent un poste important dans les orchestres siciliennes : Maestri Vincenzo Grimaldi, Giuseppe Alba, Giuseppe Bonanno, Gregorio Bragioli, Giuseppe Episcopo, Salvatore Episcopo, Franco La Piana, Andrea Pollaci, Francesco Tolentino, etc..

Avec la croissance structurelle de la bande on ressentit la nécessité de transformer le Corps de Musiciens en Association Culturelle Amis de la Musique (A.C.A.M.) « G. Verdi » avec siège à Ciminna en rue San Francesco, n°2.

A partir des années '80, la bande, déjà vainqueur de la médaille d'or au Concours pour Bandes de Caltanissetta, ait une période de grande notoriété et continue à collectionner des titres et des concerts de prestige, pas seulement en Sicile, mais dans le reste du pays et, parfois, à l'étranger.

La représentation plus prestigieuse dans l'absolu a été sûrement le concert à Paris en 1991, au Kiosque du Jardin de Luxembourg et au Théâtre Opéra Garnier, dans lequel la bande s'est exhibée pour un spectacle de Roberto Ando. Un évènement unique et sans précédents.

Dans les années '91 et '92, on registre les succès au rallye de Canicattini Bagni, en tant que bande de représentativité sicilienne.

Suite à ces succès la bande est appelé dans de théâtres de l'île comme le Biondo et le Metropolitan de Palerme, le théâtre de Ragusa et de Caltagirone.

L'A.C.A.M collabore et réalise manifestations avec d'autres associations de Palerme : les

Amis de la Musique dans le spectacle « *Le sable du sommeil* », la S&T Artisti Associati, en occasion de la 3^{me} édition du spectacle « *Les formes du feu* », le Comité National Italien Musique de Rome (CIDIM) et le CIMS de Palerme en occasion de la manifestation nationale « *Le répertoire submergé* ». Tous évènements exceptionnels qui témoignent de la valeur artistique atteinte par la bande.

L'un des évènements prestigieux les plus récent a eu lieu en juillet 1997 quand la bande a été demandée aux USA pour une tournée insérée dans le calendrier du festival « *Under The Picasso, Chicago 1997* » et s'est exhibée dans un concert aux Daley Civic Center, devant la Mairie de Chicago.

En octobre 2003 l'association a été choisie pour participer aux célébrations en honneur de St Francesco, Protecteur d'Italie, à Assisi, pour représenter la Sicile.

En septembre 2004, la bande s'est exhibée au Stade « Renzo Barbera » de Palerme, en occasion de la fête du département, à laquelle ont participé des représentants de toutes les mairies du territoire de Palerme.

Fig. Pg 286

La bande le 3 juin 1959

Fig. Pg 287

Théâtre Opera Garnier de Paris, juillet 1991

Les routes sont animées par le son de la bande

Pg 288

Un regard au passé

Gino Giubilo

En regardant les photos d'Eduardo Paladino on ne peut pas se passer de quelque réflexion.

Chaque photographe ressent le besoin de s'approcher à la réalité avec son appareil, et cela devient possible au travers des images, sa production.

Le rôle de la production de Paladino a l'air d'être celui d'enlever à la réalité son moment unique, son « aura ».

D'ailleurs, on appelle « objectif » les optiques qui constituent « l'œil photographique », de manière à rappeler qu'il s'agit bien de la réalité qu'on est en train de représenter.

Mais cela serait trop simple penser que la photographie se limite à fixer une image du monde extérieur sans l'intervention créative de l'homme, selon un déterminisme rigoureux et

aseptique.

La personnalité du photographe entre en jeu avec le choix, l'orientation, son monde culturel, son origine et donc son épaisseur créative.

Dans les photos de Paladino les présences d'hommes et femmes, à première vue quiconque, s'arrêtent dans leur durée et, à différence de l'art des peintres qui crée l'éternité, sont seulement privé de leur corruption naturelle.

Tout ça doit avoir et a un sens, car une réflexion sur la vie matérielle de la Sicile des années '70 qui semble émerger dès fatigues du '800, du travail dans les champs et son économie si élémentaire, dès l'inertie des habitudes des femmes devant leurs maisons, déshabille les objets et les symboles de leurs habitudes, des préjugés qui enveloppent la perception de ceux qui regardent en le rendant naturels et universels, donc accessibles à tout le monde, même aux plus distants par culture et origine.

Voici comment, si l'univers du peintre est extérieur à la réalité, celui du photographe Paladino participe à la nature.

Ses photos sont toujours équilibrées, avec une cadence toujours horizontale ; elles sont toujours agréables et soigneusement présentées.

Ma le moteur thématique de ces photos est sans doute la recherche du passé ; bien que ça peut sembler un passé de *long période*, plutôt que un passé dans lequel on documente les événements.

Cette photographie regarde vers le passé en essayant de nous reconduire vers « l'aura » disparue du travail d'antan, qui prends sa force de sa lenteur non mécanique ; là où l'économique se fond avec le symbolique et l'expérience individuelle coagule dans l'expérience sociale et communautaire avec la sacralité des rituels, la véritable foi, simple et non problématique, avec des valeurs forts qui aujourd'hui font l'objet de « négociation » .

On découvre la tentative comme méthode d'interprétation de la vie, à la recherche d'une réalité durable au dessous des événements sociaux, donc de longue durée, qui a résisté au long des décennies aux sollicitations de l'histoire.

Dans ce regard vertical dans le passé, la vie parfois semble provenir de Moyen Age de l'arrière-pays sicilien.

Malgré ça, si l'on veut, la photographie d'Eduardo Paladino se prête à une lecture totale : artistique et sociologique, anthropologique et économique, mais surtout elle peut offrir la possibilité aux jeunes de retrouver dans l'expérience passée des profonds canaux de communication avec une modernité décomposé.

Tout ça semble se résumer dans l'hypothèse, qu'il n'a jamais l'air d'abandonner, que la meilleure manière de comprendre le présent et interpréter l'avenir et de fixer un objectif vers le passé.

Pg 290

Une voix contre l'oubli

Giuseppa La Paglia

A l'observation de cet album de photos, mon intérêt n'est pas seulement retourné vers le passé, que les photos préservent, mais surtout au présent.

On peut penser que ce soit bizarre, mais en effets ça ne l'est pas, car seulement mis en relation avec le présent, le passé peut sembler compris et valorisé s'il faut, comme dans ce cas.

C'est à mon avis l'intention de l'auteur, qui nous a voulu transmettre sa sensibilité au travers des images...un mot dit en silence.

L'image communique plus que toute autre chose et peut-être est la seule manière simple d'exprimer situations complexes.

Dans notre cas, ce que ces images m'ont transmis, c'était l'intention de critiquer l'un des phénomènes qui envahissent aujourd'hui notre société, la globalisation et pas tellement compte de comment on vivait il y a quelque temps.

Où l'on trouve un femme qui prépare le pain à la maison ?

Un group d'enfants qui jouent ensemble avec toupie ?

Des jeunes qui discutent ?

Mais, enfin c'est quoi le besoin ?

Désormais il y a les portables...on a plus besoin de rencontrer un amis pour l'informer de quelque chose ; on peut jouer à la PlayStation...plus besoin de s'amuser avec une toupie.

Tout le monde le fait...c'est plus facile. Mais c'est justement comme ça que l'on perd les valeurs, en cherchant la facilité. Et avec tout ça en tête, observer des photos est peut-être la seule chose qu'il nous resta à faire pour réfléchir et valoriser sans trop d'efforts. Ce n'est pas tellement pour revenir en arrière, car tout s'écoule, mais pour ne pas oublier.

Pg 291

« E quindi uscimmo a rimirar le stelle »

Maria Giuseppina e Fatima Rizzo

Il naquit en 1946, à Ciminna, l'homme qui serait plus tard devenu notre père.

Nous avons grandi en écoutant ses comptes.....

Il nous racontait...histoires de femmes infatigables, dévouées à la broderie et à la

préparation du dot des filles et des petites filles ; insouciantes du temps, elles préservaient les mémoires de la connaissance populaire.

Parcourir ce livre a été pour nous comme vivre avec les images les vies des habitants de Ciminna, ville à nous très chère et auquel, bien que dans un petit bout de notre cœur, on sent appartenir.

Pour nous, nées et grandies à Turin, et tous les ans de retour dans cette terre le cadre d'accueil a toujours été le même : paysages agricoles, immobiles et âpres, collines silencieuses, couleurs fortes, éblouissant : l'azur du ciel, le noir des champs, le vert des oliviers, les amandiers fleuris, les troupeaux dans les pâturages et les désormais rare ânes.

L'air est riche de sons indubitables, comme le dialecte, son rythme et la cadence d'un peuple fier, qui défend et honore ses traditions, ses métiers et coutumes avec amour et entêtement et mesure le présent au son d'inoubliables proverbes qui font partie du passé.

Pendant la lecture on a l'impression que le « hier » débarque avec prépotence dans le quotidien pour nous faire parcourir les chemins de nos ancêtres.

Ce que l'on a pu apprendre par ces pages est une morale précieuse : rien de ce que l'on a été sera perdu tant que restera dans notre mémoire.

Grâce à toi, Dino, nous avons eu l'impression que toute l'essence de cette île appelée Sicile, de Ciminna, de nos grands-parents, s'anime et raconte une histoire fantastique, à écouter, réécouter et transmettre.

Pg 292

Traces de hier

Vita Maria Rizzo

Il était une fois un jeune homme, enfin pas si jeune, car il était passé soudain d'enfant à homme mur et habile.

Il était une fois le jeune qui ne connaissait pas le stress, le manque d'intérêt ou l'inertie matérielle, qui aimait le sacrifice, offrait son assiduité et montrait dévouement.

Il était aussi le jeune avec le visage serein et prêt à sourire, car satisfait de son propre travail et ses fruits.

Il était aussi le jeune poli, et pas parce que il avait fréquenté une école, mais juste parce que il avait compris que ces critères moraux basiques soutenaient la croissance.

« *As-tu réussi à voir ces choses ?* », ainsi me demande mon oncle quand il raconte des épisodes qui décrivent le temps de sa jeunesse. Il n'est pas passé beaucoup de temps depuis, mais les mentalités ont changé et automatiquement les gestes et les actions plus simples, aussi,

remplacés par d'autres qui avant on utilisait pas car ce n'était pas la coutume.

En effets, tout le monde sait que c'était une autre époque , mais il n'y a pas souvent quelqu'un qui le raconte de manière précise....non pas pour le manque de prédisposition de ce qui aimerait être écoutés, mais parce que la frénésie quotidienne nous dépasse.

Raconter avec les images ce qu'était la journée de l'ancêtre est la manière plus immédiate et mieux adaptée au but d'évoquer un passé que nous appartient.

Chaque photo est un tableau d'une réalité ancienne et immortalise un instant, le rend infini avec tout ce qui était en train de se passer.

Pour cette raison, l'observateur peut ressentir : admiration pour le dévouement de nos pères au travail, curiosité dans la découverte des anciens métiers, tendresse pour l'humilité des jeux d'enfants, estime pour la sagesse des femmes de l'époque, gratitude pour tout ce que l'on peut apprendre par ces images et plus..

Chaque image se raconte toute seule et nous suggère de ne pas oublier nos origines, humbles et à la fois nobles origines.

Merci, oncle Dino, de continuer à raconter le passé à nous jeunes « picciotti » d'aujourd'hui.

Pg 295

« Le Guépard » de Luchino Visconti à Ciminna

Antonio Sarullo

Le livre *Le guépard* de Giuseppe Tomasi di Lampedusa fut publié en 1958. Un multitude de traduction a suivi dans le monde entier et jamais on a lu autant de critique positive que pour cet ouvrage qui a été l'objet des centaines de recensions et d'essais.

L'auteur a su décrire les conditions politiques et sociales en Sicile avec une largeur de vision historique et l'acceptation du destin de son rang nobiliaire.

Un célèbre historien du journal *Il Corriere della Sera* donne du roman un jugement extrêmement positif, disant que de son point de vue, le *Guépard* est un livre contemporaine que ne montre pas la victoire de l'astuce des aristocrates, pas le sommeil de la Sicile, mais la Sicile même, emportée par le courant de l'histoire.

Le prix *Strega* attribuée en 1969 en est la démonstration plus éloquente.

Je souhaitais avec cette petite note, non pas examiner *le Guépard*, mais témoigner du fait que j'ai aussi lu le roman avec intérêt et j'en ai apprécié le haut contenu historique et littéraire.

En 1961, j'étais maire *pro tempore* de Ciminna et je reçus un appel téléphonique de la part du directeur général de la compagnie TITANUS qui me demandait une rencontre afin de

m'expliquer ces intentions de tournage d'un certain nombre de scènes du film *Le Guépard* dans notre territoire et d'obtenir les nécessaires autorisations.

Evidemment, en connaissant l'importance de l'œuvre, je donnai de suite ma disponibilité à se rencontrer et je pris les soin d'informer le conseil de la Mairie que j'avais le privilège de présider sur l'importance qu'un tel événement aurait pu avoir pour Ciminna :

- relancer l'imager du village
- promouvoir le tourisme en donnant visibilité aux œuvres d'art de nos églises et en particulier de la Matrice, où on chante le *Te Deum* à l'arrivée du prince et sa famille dans le film en signe de reconnaissance pour le bon déroulement du voyage jusqu'à « Donnafugata »

D'accord avec le conseil, je mis à disposition les locaux demandés avec une seule condition : toute le ressource humaine pour la mise en places des scènes ainsi que les figurants, tout évitant des ingérences avec le travail du réalisateur, devait être choisie parmi les habitants

C'est avec orgueil que on peut dire d'avoir participé à la réalisation de l'un des plus grands chefs d'œuvre du cinéma, inspiré à l'un des roman les plus célèbre du Neuf-cents et avec un cast qui comprenait : Burt Lancaster, Claudia Cardinale, Paolo Stoppa, Alain Delon, Rina Morelli, Mario Girotti et Sergio Reggiani dirigés par le « maestro » Luchino Visconti.

A la fin du tournage, M. Goffredo Lombardo, titulaire de la TITANUS, m'envoya une lettre dans laquelle il manifestait sa reconnaissance et gratitude. La lettre terminait avec les mots suivants : « *Jamais dans la longue histoire de notre travail nous avons reçu un accueil chaleureux et désintéressé comme celui de Ciminna.* »

Je remercie M. Eduardo Paladino et je souhaite à son livre un grand succès.

Pg 298

Présentation en occasion de l'inauguration de l'exposition photographique dans le restaurant-musée ethno-anthropologique « La Rocca Bianca » de Marineo.

de Vito Mauro

Bonsoir,

J'avais mémorisé quelque mots à prononcer, sans lire, mais en regardant les photos, les brochures, etc..., je me suis dis que les choses étaient organisées trop bien et je ne pouvait pas me permettre de rater mon discours à cause de l'émotion. J'ai donc décidé d'écrire quelque ligne, car ce soir ce n'est pas seulement moi et Eduardo qui sommes invités, mais c'est Ciminna, aussi, avec ses représentations et ses représentants.

Nous devons remercier pour cette idée splendide le titulaire du restaurant-musée qui a accueilli notre requête sans hésitations en acceptant d'exposer le photo d'Eduardo dans la période plus belle de l'année, le mois d'août.

En août à Ciminna, Marineo, Bolognetta et aux alentours les expatriés retournent au village et peuvent revivre ces moments du passé montrés dans les photos.

Dans le restaurant-musée on trouve une synthèse du monde paysan, artisan et berger du siècle dernier avec des outils et des objets rigoureusement originaux. Il ne s'agit pas d'une collection d'objets trouvés, pas d'une brocante, mais ces sont des objets soigneusement choisis, qui ont été utilisés et ont donc contribué socialement et économiquement au développement de nos villages.

L'expérience devient encore plus intéressante grâce aux diverses expositions qui sont organisées chaque mois, le tout étant complété par des repas gastronomiques à base de produits locaux. Enfin, on sort satisfait d'ici.

C'est une reconstruction du passé, une tentative de préservation d'un patrimoine de choses, suggestions, souvenirs. Je crois que c'est ça le sens des photos d'Eduardo.

Si l'on met à côté les objets et les photos on arrive facilement à faire aimer des choses abandonnées.

Les photos nous racontent histoires, visages, moments particuliers avec grande clarté et immédiatement, mieux que les paroles.

Bien que non-professionnelles, ces sont des photos prises par un « *paparazzi de la nature* », que sans rhétorique, ni fiction, nous parlent d'un passé encore proche.

Ces photos nous aident à comprendre et à maintenir en vie la mémoire du passé de nos villages ; comme des monuments, ces sont des témoignages de vie destinés à durer dans le temps, à gagner de la valeur avec le temps et enfin devenir « sans temps ».

Je pense que les plus belles photos sont celles qui montrent la pauvreté, parce que quand on les regarde avec attention on découvre une immense richesse.

Ces moments sont uniques, images qui vont durer à tout jamais. Une image, un outil, un visage devient métiers, histoire, émotion parce quand il prend une photo, Eduardo y croit vraiment, il le fait avec passion et respect pour un patrimoine qui appartient à tout le monde. J'espère qu'un jour il voudra rassembler ses photos dans un livre qui pourra devenir un document précieux pour les générations futures, afin qu'elles puissent se souvenir et réfléchir.

Vous aurez remarqué que les photos n'ont pas un cadre ; c'est nous qu'y mettons le meilleur cadre, celui de la mémoire.

Félicitations à Eduardo et bonne vision à tout le monde.

Remerciements

Il y a plusieurs années, mon père qui travaillait dans les champs me disait que ce travail fatiguant et quotidien aurait disparu dans peu de temps, car on arrivait pas à nourrir une famille, malgré les sacrifices.

Ce mot « disparition » m'a poussé à immortaliser ces moments avec la photographie, qui, soyons clairs, est née et continue à être toujours un loisir pour moi.

Sans m'en apercevoir, j'ai rapidement cumulé plusieurs centaines de photos. Les sujets étaient divers : artisans, champs, traditions, fête religieuse ou pas, en bref, le quotidien de mon village, Ciminna. Aujourd'hui j'ai une collection de quelques six-cents photos.

J'étais jeune et plein d'enthousiasme ; la vie passait entre deux clics d'appareil photo. Puis j'ai commencé à travailler, je me suis marié et j'ai eu une belle fille. Mais je n'ai jamais de cultiver la photographie, en recevant, au contraire, le soutien de ma famille.

Le temps passait et je commençai à comprendre que ce qui se passait n'était pas juste un loisir, mais s'était aussi ma vie que j'immortalisais.

Au travail, j'ai eu la chance de rencontrer Nino Romano – président de l'INPAL (Institut National pour l'Aide au Travailleurs) de Palerme. Ce collègue, venu à connaissance de ma passion et après avoir vu les photos, s'est immédiatement activé pour que cet archive de photos soit mis à disposition pas seulement de la communauté de l'île, mais surtout des expatriés. Cela parce que les communautés d'expatriés auraient pu se revoir avant leur émigration.

Grâce à l'INPAL j'ai eu la possibilité de faire ma première exposition de photos au Canada et à Detroit. A ce sujet, je souhaite donc remercier la Fédération Sicilienne du Michigan – Windsor – Canada et l' Association American Cultural Society de Detroit. En particuliers, je remercie Giuseppe Sciortino, Salvatore Genovese, Giovanni Lo Jacono, Filippo Cusimano, Domenico Riggirello et Gio' de Santis pour leur disponibilité, leur accueil chaleureux et leurs efforts pour la réalisation de l'exposition pendant laquelle se sont exhibés les comédiens Toti et Totino, des siciliens qui portent haut les valeurs de la Sicile.

Un merci particuliers au Dr Nicola de Santis, Consule Italien à Detroit, pour son accueil et sa sympathie vers ces manifestations.

Je remercie Giuseppe Guttilla dont l'aide m'a permis de réaliser une deuxième exposition à Chicago avec la collaboration de la Society San Giovanni Bosco & SS Crocifisso of Ciminna dont je remercie Tony Napoli, Giovanni Gambino, Mike Cassata, Filippo La Susa, Tony Gambino et tout associé. Grâce à eux le folklore sicilien vit à l'étranger et nous tient l'un près des autres, malgré la distance géographique. Pendant cette exposition, nous avons eu le plaisir d'assister à un spectacle de cabaret du comédien Paride Benassai, du chanteur des Tinturia, Lello Analfino et le conducteur télé Massimo Minutella.

Je n'oublierai pas la disponibilité de Mme Giovanna Geraldo, fonctionnaire du Consulat

Italien et du Dr. Luciano Oddo, Consule d'Italie à Chicago. Merci à tout ce que les Siciliens font aux USA.

A suivre, merci à Fabio Sciortino, Toti Gullo et Giuseppe Mortillaro pour l'exposition à Monreale dans les locaux du complexe monumentale « Guglielmo II », la première avec didascalies en langue étrangère. Merci à Vito Mauro pour l'exposition au restaurant-musée « *La Rocca Bianca* » à Marineo et pour son aide à la rédaction de ce livre.

Au long de ma vie j'ai eu la chance de rencontrer des amis qui m'ont sollicité et conseillé en m'aidant à compléter le partie descriptive de ce livre. Je me sens donc obligé de remercier la Mairie de Ciminna pour toutes les opportunités et la confiance accordée pour les nombreuses expositions locales.

Merci à M. Giuseppe Leone, maire de Ciminna, à Giovanni Avanti, président du département, à Alberto Piraino, président de la Pro-Loce de Ciminna pour le parrainage de ce travail.

Merci au prof. Tommaso Romano pour son introduction et pour l'aide fourni.

Merci également à Vito Avvinti, Père Vincenzo Catalano, Vincenzo Comparato, Antonino Di Bella, Giuseppe Guttilla, Salvatore Mannina, Piera Sacco, Rosalia Amato, Mario Bellavista, Fausto Clemente, Biagia Ferrara et sa classe 1B de l'année 2008/09, Francesco Frangipane, Gino Giubilo, Giuseppa La Paglia, Maria Giuseppina Rizzo, Fatima Rizzo, Vita Maria Rizzo, Antonio Sarullo pour leur contribution à cet ouvrage.

Merci à l'ex-président de la Pro-loce, Salvatore Scimeca pour la contribution et merci à Domenico Abbinanti pour les photos qu'il m'a donné et affichées à pg 124, 161 et 162 de ce livre.

J'exprime toute ma gratitude à l'éditeur Toni Saetta, qui a suivi personnellement la mise en page et la réalisation graphique du livre avec professionnalisme et engagement.

Je remercie toutes les personnes qui, appris de ce travail, m'ont de suite apporté des photos que j'ai eu le plaisir d'intégrer et e font penser qu'ils ont compris le message du livre.

Merci aux protagonistes des photos, qui se sont laissé immortaliser avec gentillesse dans leur quotidien intime, pendant qu'ils travaillaient durement pour soutenir leurs familles.

En conclusion, merci à vous tous. Transmettons ensemble à ceux qui viendront le passé exceptionnel de nos pères.

Faisons-le avec orgueil; l'orgueil de ne pas perdre de vue le sommet pendant que l'on grimpe une montagne haute, énorme, avec ses passages glissants qui nous font de temps en temps tomber. Et nous là, à se relever du bas où le sommet semble inatteignable, pour respirer cet air frais de montagne, conscient qu'on réalisera nos rêves, dépassera mille obstacles de toute sorte, connaîtra tant de personnes, chacun avec l'idée de vivre la vie au mieux possible pour laisser une faible lumière à notre passage dans ce monde lacéré par violences de tout genre.

Et une fois au sommet, fatigués mais satisfaits, on s'assoira par terre et on regardera du haut les merveilles de la nature, simples et délicates, on retournera les yeux au ciel pour se sentir plus près de Lui et on chuchotera : « *Portes-nous avec Toi, Omnipuissant, dans un meilleur port et merci de nous avoir donné la VIE* ».

Eduardo Paladino

Questa conclusione..., c'è parsa così giusta, che abbiam pensato di metterla qui, come il sugo di tutta la storia. La quale, se non v'è dispiaciuta affatto, vogliatene bene a chi l'ha scritta, e anche un pochino a chi l'ha raccomandata. Ma se invece fossino riusciti ad annoiarvi, credete che non s'è fatto apposta. (Alessandro Manzoni, I promessi sposi)

Pg 303

Biographie

Eduardo Paladino, photographe autodidacte, est né à Ciminna (Palerme) le 1^{er} septembre 1958 où il est toujours résident avec sa femme Antonina et leur fille Maria.

Employé chez AMAT (Société du transport publique de Palerme) s'amuse dans le temps libre à immortaliser ce qui inexorablement disparaît en Sicile.

Sa passion pour la photographie naît en jeune âge, quand son père qu'il accompagnait dans les champs lui dit : « Rappelle-toi que tout ce qu'on est en train de faire avec fatigue et sacrifice pour nourrir nos familles va bientôt disparaître, car ça ne suffira plus à vivre. Quelqu'un devrait arrêter le temps pour se rappeler tout ça »

Il a réalisé plusieurs expositions (et d'autres sont au programme) en recevant des critiques favorables :

- Exposition en Sicile – Ciminna (mai 2002)
- Exposition aux USA – Detroit (mars 2003)
- Exposition au Canada – Windsor (mars 2003)
- Exposition aux USA – Chicago (mars 2005)
- Exposition en Sicile – Ciminna (mai 2006)
- Exposition en Sicile – Ciminna (septembre 2006)
- Exposition en Sicile – Marineo, Restaurant-Musée « La Rocca Bianca » (août 2007)
- Exposition en Sicile – Monreale (août 2008)

Notes

Eduardo Paladino arrive toujours à saisir le bon moment avec ses photos, comme si son intuition ne l'abandonne jamais et le met tout temps au bon endroit.

Dans cette collection de plus de 600 photos, difficilement les sujets ne sont pas dans une position naturelle. Le recueil qui va du 1977 au jours présents est composée de photos en noir et blanc qui

vont de l'art aux traditions, coutumes, métiers, jeux d'enfants, vie du foyer, de paysan ou de berger de Ciminna

Il ne faut pas oublier la collection de photos du film de Luchino Visconti, *le Guépard*, tourné dans le quartier de la Matrice où Eduardo a toujours habité et où il a vécu derrière les scénographies du château du Prince de Salina pendant le tournage...comme derrière un appareil photo.

Ses photos, tout en passant jamais inobservées, évoquent des sensations agréables et des doux souvenirs...parfois dans l'intime de l'âme nous transportent vers la poésie.

Giuseppe Guttilla

Pg 305

Biographie

Vito Mauro, né à Ciminna en 1955 est marié et a deux enfants.

Géomètre, il a exercé en tant que libérale et employé de la mairie. Il est actuellement employé du CO.IN.R.E.S. – ATOPA4.

Il aime les voyages et il est intéressé à écouter avec respect et comprendre le point de vue des autres ; dans le temps libre se consacre à la lecture (il possède plus que 2000 livres dont il est très jaloux) et il est un presque-cleptomane de journaux et magazines.

Lire pour lui est un intense dialogue avec l'auteur.

Il collectionne des articles et il s'est créé sa propre hémérothèque pour la consultation et la lecture.

Il a une envie insatiable de raconter quelque chose et un rêve : avoir un livre dans sa desserte.

Parfois il envoie une poésie à des concours ou des sélections. Bientôt il va publier un recueil de poésies et aphorismes au titre *La Luna crollerà (La lune va s'écrouler)* (Poésies entre 1969 et 2009) dont le prof. Tommaso Romano a écrit : « *Entre souvenirs et expériences existentielles, éros et psyché, la perception profonde de Vito Mauro se desserre efficacement en réflexion lyrique de son chemin, son être* »

Il a un seul regret : n'avoir pas commencé à lire quand il était un enfant, mais seulement après avoir reçu des livres en cadeaux.

Il a pris le soin des citations-didascalies de ce livre, choisies selon sa curiosité ainsi que le découpage anthologique.

Giuseppe Bagnasco

« *Connaitre n'est pas se souvenir, mais savoir dans quel livre chercher.* »

(Beniamino Placido)